

LISA KLEYPAS

*La ronde
des saisons*

1 & 2



Lisa Kleypas

Diplômée en sciences politiques, Lisa Kleypas a publié son premier roman à 21 ans. Ses livres sont publiés dans plus de 20 langues et sont des best-sellers dans le monde entier. Régulièrement classée en tête des meilleures ventes du *New York Times* et primée de nombreuses fois, Lisa Kleypas a marqué une véritable révolution en modernisant avec talent la littérature historique régence, présentant des personnages féminins forts et volontaires, plus en phase avec notre société.

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Sous l'emprise du désir
L'imposteur
Frissons interdits
Courtisane d'un soir
L'amant de lady Sophia
Libre à tout prix
Un jour tu me reviendras
Parce que tu m'appartiens
Nulle autre que vous
L'ange de minuit
Prince de l'éternité
Par pure provocation
La loterie de l'amour
Les blessures du passé

La ronde des saisons

1 – *Secrets d'une nuit d'été*
2 – *Parfum d'automne*
3 – *Un diable en hiver*
4 – *Scandale au printemps*
5 – *Retrouvailles*

Les Hathaway

Les Hathaway – 1 & 2
1 – *Les ailes de la nuit*
2 – *L'étreinte de l'aube*
Les Hathaway – 3 & 4
3 – *La tentation d'un soir*
4 – *Matin de noce*

Les Hathaway – 5
5 – *L'amour l'après-midi*
Suivi de *L'amour l'après midi*

Les Ravenel

1 – *Cœur de canaille*
2 – *Une orchidée pour un parvenu*
3 – *L'insoumise apprivoisée*
4 – *L'inconnu*
5 – *Lady Phoebe*
6 – *Ma très chère Cassandra*
7 – *Un charme diabolique*

La famille Vallerand

1 – *L'épouse volée*
2 – *Le capitaine Griffin*

Friday Harbor

1 – *La route de l'arc-en-ciel*
2 – *Le secret de Dream Lake*
3 – *Le phare des sortilèges*

Nuit de Noël à Friday Harbor

La Saga des Travis

1 – *Mon nom est Liberty*
2 – *Bad boy*
3 – *La peur d'aimer*
4 – *La couleur de tes yeux*

LISA KLEYPAS

*La ronde
des saisons*

1 & 2





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titres originaux

SECRETS OF A SUMMER NIGHT
IT HAPPENED ONE AUTUMN

Éditeur original

Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers Inc.,
New York

© Lisa Kleypas, 2004

© Lisa Kleypas, 2005

Pour la présente édition

© Éditions J'ai lu, 2024

Secrets d'une nuit d'été

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Léonie Speer*

Déjà paru sous le titre :
La ronde des saisons – 1 – Secrets d'une nuit d'été

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2009

À Julie Murphy,
pour l'amour, la patience et l'habileté infinis
avec lesquels tu t'occupes de Griffin et de Lindsay...
pour tes multiples talents si profitables à ma carrière...
parce que tu fais partie de notre famille...
Et, plus que tout, parce que tu es toi.

Avec mon affection éternelle
L. K.

Prologue

Londres, 1841

Même si on lui avait répété qu'elle ne devait jamais accepter de l'argent d'un étranger, Annabelle Peyton fit un jour une exception... et ne tarda pas à découvrir qu'elle aurait dû écouter les conseils de sa mère.

Comme cela arrivait trop rarement, son frère Jeremy avait quelques jours de vacances, et, suivant leur habitude, Annabelle et lui s'étaient rendus à Leicester Square pour y découvrir le dernier grand panorama. Il leur avait fallu rogner sur les dépenses domestiques pendant deux semaines pour économiser le prix des billets d'entrée. Seuls enfants survivants de la famille Peyton, Annabelle et son frère cadet avaient toujours été très proches malgré les dix années qui les séparaient. Des maladies avaient emporté avant leur premier anniversaire les deux enfants nés après Annabelle.

— Il te reste de l'argent, Annabelle ? demanda Jeremy en revenant de la caisse.

— J'ai bien peur que non, répondit-elle avant de lui jeter un regard interrogateur. Pourquoi ?

Avec un soupir, Jeremy repoussa la mèche d'un blond cendré qui lui retombait sur le front.

— Le prix du billet a doublé. Apparemment, ce spectacle est beaucoup plus cher que les autres.

— La réclame dans le journal ne mentionnait pas cette augmentation ! s'exclama Annabelle, indignée. Et flûte ! grommela-t-elle en ouvrant son réticule dans l'espoir d'y dénicher une pièce oubliée.

Jeremy lança un regard désolé vers la gigantesque bannière suspendue au-dessus des colonnes marquant l'entrée du grand panorama : *LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN, UN SPECTACLE DE VUES DIORAMIQUES : ILLUSION TOTALE !* Depuis son ouverture, quinze jours auparavant, l'endroit ne désemplassait pas de spectateurs impatients de découvrir cette reconstitution prodigieuse. « C'est comme si on remontait le temps ! », s'émerveillaient-ils après la séance.

D'ordinaire, le panorama consistait en une immense toile tendue autour d'une pièce ronde, qui offrait aux spectateurs placés au centre un décor habilement peint. Un récitant se déplaçait autour de la rotonde pour décrire des paysages exotiques ou des batailles célèbres. Il était parfois accompagné de musique et d'éclairages spéciaux qui rendaient la scène encore plus saisissante.

Selon le *Times*, toutefois, cette nouvelle production était un spectacle « dioramique », ce qui signifiait que la toile peinte était faite d'un calicot transparent, éclairé à l'avant, et quelquefois à l'arrière, par des lampes à filtres de teintes diverses. Trois cent cinquante spectateurs se tenaient au centre de la rotonde sur une plate-forme tournante mue par deux hommes, et qui pivotait lentement durant la représentation. La combinaison des éclairages, des miroirs, des filtres et des comédiens engagés pour jouer le rôle des Romains assiégés aboutissait à ce que l'on désignait sous le vocable de « spectacle d'animation ». D'après ce qu'Annabelle avait lu, il s'achevait en apothéose par une éruption de volcans

si réaliste qu'il arrivait que des spectatrices hurlent ou s'évanouissent.

Comme Annabelle fouillait toujours désespérément dans son réticule, Jeremy le lui prit des mains, en resserra les cordons, puis le lui rendit.

— Nous avons de quoi acheter un ticket, déclara-t-il. Tu n'as qu'à y aller. De toute façon, je ne voulais pas voir ce spectacle.

Il mentait, et Annabelle le savait.

— Certainement pas. C'est toi qui vas y aller. Je peux voir un panorama quand je veux, alors que toi, tu es toujours dans ton école. Et puis, le spectacle ne dure qu'un quart d'heure. J'irai dans les boutiques pendant que tu seras à l'intérieur.

— Faire les boutiques sans argent ? répliqua Jeremy, sceptique. Voilà qui promet d'être amusant !

— Le plaisir consiste à regarder, pas à acheter.

Jeremy grogna.

— C'est ce que prétendent les gens pauvres pour se consoler, quand ils se promènent dans Bond Street. De plus, je ne te laisserai pas aller où que ce soit toute seule. Tous les mâles en balade dans le quartier te sauteraient dessus.

— Ne dis pas de bêtises, marmonna Annabelle.

Jeremy sourit tandis que son regard s'attardait sur le visage de sa sœur, ses traits fins, ses yeux bleus et ses boucles châtain doré qui brillaient sous le rebord de son chapeau strict.

— Ne joue pas les innocentes. Tu sais très bien quel effet tu as sur les hommes, et, à ma connaissance, tu n'hésites pas à en user.

— À ta connaissance ? répéta Annabelle, feignant d'être en colère. Ça par exemple ! Et que sais-tu donc de mes relations avec les hommes, toi qui passes ton temps dans cette école lointaine ?

L'expression de Jeremy redevint sérieuse.

— Je n'ai pas l'intention d'y retourner, cette fois. Je vous aiderai sacrément mieux, maman et toi, en trouvant du travail.

Annabelle ouvrit de grands yeux.

— Tu ne ferais pas une chose pareille ! Maman en aurait le cœur brisé, et si papa était encore de ce monde...

— Annabelle, nous n'avons pas d'argent, coupait-il d'une voix sourde. Nous ne pouvons même pas grappiller cinq shillings de plus pour un billet de panorama.

— Ce travail sera sûrement très intéressant, riposta Annabelle, ironique, vu que tu n'as ni instruction ni relations. À moins que tu n'ambitionnes de devenir balayeur ou garçon de courses, tu ferais mieux de rester à l'école. Entre-temps, je vais trouver un riche gentleman à épouser, et tout ira bien.

— Ce gentleman sera sûrement très intéressant, vu que tu n'as pas de dot pour l'attraper, répliqua Jeremy sur le même ton.

Ils s'affrontèrent du regard jusqu'à ce que les portes s'ouvrent et que la foule se précipite pour pénétrer dans la rotonde. Glissant un bras protecteur autour de sa sœur, Jeremy la tira à l'écart de la cohue.

— Oublions le panorama, décréta-t-il. Nous ferons autre chose à la place, quelque chose d'amusant et qui ne coûte rien.

— Mais encore ?

Ils demeurèrent songeurs quelques instants puis, quand il apparut que ni l'un ni l'autre n'avait de suggestion à faire, ils éclatèrent de rire.

— Monsieur Jeremy... fit alors une voix profonde derrière eux.

Lâchant sa sœur, Jeremy pivota sur ses talons.

— Monsieur Hunt ! s'écria-t-il avec chaleur en tendant la main. Je suis surpris que vous vous souveniez de moi.

— Moi aussi. Vous avez grandi d'une bonne tête depuis que je vous ai vu. Ce sont les vacances scolaires ?

— Oui, monsieur.

Voyant l'expression perplexe d'Annabelle, Jeremy se pencha vers elle pendant que l'inconnu faisait signe à ses amis d'entrer sans lui.

— C'est M. Hunt, le fils du boucher, lui chuchota-t-il à l'oreille. Je l'ai rencontré une ou deux fois dans la boutique quand maman m'envoyait chercher une commande. Sois aimable avec lui. C'est un type important.

Interloquée, Annabelle ne put s'empêcher de penser que M. Hunt était d'une élégance inhabituelle pour un fils de boucher. Il portait en effet une redingote noire impeccablement coupée, ainsi que ce genre de pantalon large qu'exigeait la mode, les deux laissant cependant deviner une silhouette à la fois élancée et musclée. Comme la plupart des messieurs qui s'apprêtaient à pénétrer dans la salle, il avait déjà enlevé son chapeau, révélant une chevelure de jais légèrement ondulée. La trentaine, grand, il avait des traits vigoureux, un nez volontaire, une grande bouche et des yeux si sombres que la pupille ne se distinguait pas de l'iris. Dans ce visage éminemment masculin, on décelait une ombre d'humour, sarcastique plutôt que léger. L'interlocuteur le plus distrait aurait compris au premier coup d'œil que cet homme n'était que rarement désœuvré, et que son corps comme son caractère avaient été façonnés par un dur labeur et une ambition acharnée.

— Annabelle, dit Jeremy, je te présente M. Simon Hunt. Monsieur Hunt, ma sœur, Mlle Annabelle Peyton.

— C'est un plaisir, murmura Hunt en s'inclinant.

Ses manières avaient beau être parfaites, il y avait dans son regard une lueur qui provoqua un tres-saillement étrange dans la poitrine d'Annabelle. Elle ne parvenait pas à détacher son regard de celui de l'homme, ce qui la mit mal à l'aise. C'était comme si une onde subtile de reconnaissance passait entre eux. Non parce qu'ils se seraient rencontrés auparavant, mais plutôt parce qu'ils en auraient été très près à plusieurs reprises, et qu'un destin impatient avait finalement forcé leurs chemins à se croiser. Déconcertée, elle demeura prisonnière de ce regard intense jusqu'à sentir ses joues se colorer d'une rougeur malvenue.

Hunt ne détourna le regard qu'une seconde pour s'adresser à Jeremy.

— Puis-je vous accompagner dans la rotonde ?

Un silence gêné s'ensuivit, que Jeremy rompit avec une nonchalance étudiée.

— Nous vous remercions, mais nous avons décidé de ne pas assister au spectacle, finalement.

Hunt haussa un sourcil.

— Vraiment ? La rumeur dit pourtant qu'il en vaut la peine.

Les regardant tour à tour, il dut percevoir leur embarras, car il reprit d'une voix douce :

— La règle veut que l'on n'aborde pas ce genre de sujet devant une dame, je le sais. Toutefois, je ne peux m'empêcher de me demander... Serait-il possible, jeune Jeremy, que vous ayez été pris de court par l'augmentation du prix des billets ? Si tel est le cas, je serai heureux de vous avancer les quelques pièces...

— Non, merci, coupa Annabelle en donnant un coup de coude à son frère.

Réprimant une grimace, ce dernier répondit :

— Je vous suis reconnaissant de votre offre, monsieur Hunt, mais ma sœur ne souhaite pas...

— Je ne tiens pas à voir ce spectacle, interrompit Annabelle avec froideur. Il paraît que certains effets sont assez violents, et pénibles pour les femmes. Je préférerais de beaucoup me promener dans le parc.

Elle décela dans le regard de Hunt une lueur de moquerie.

— Seriez-vous timorée, mademoiselle Peyton ?

Agacée par ce subtil défi, Annabelle glissa son bras sous celui de Jeremy et le tira avec insistance.

— Il est temps de partir, Jeremy. Ne retardons pas M. Hunt, je suis certaine qu'il est pressé d'assister au spectacle.

— Je crains fort de ne pas en profiter si vous n'y assistez pas, vous aussi, assura M. Hunt avec gravité. Je serais navré, ajouta-t-il en adressant un regard encourageant à Jeremy, que votre sœur et vous soyez privés de ce divertissement à cause de quelques shillings.

Sentant son frère fléchir, Annabelle lui pinça le bras. Sans lui prêter attention, Jeremy répondit avec franchise :

— Monsieur, si j'accepte votre offre, je ne sais pas quand je pourrai vous rembourser.

Mortifiée, Annabelle ferma brièvement les yeux. Elle qui tentait si désespérément de dissimuler leur gêne aux yeux de tous ! Que cet homme sache qu'ils en étaient à compter chaque shilling était plus qu'elle n'en pouvait supporter.

— Il n'y a aucune urgence, entendit-elle Hunt répondre avec désinvolture. Passez au magasin de mon père lors de vos prochains congés et laissez-lui l'argent.

— Dans ce cas, c'est d'accord, fit Jeremy sans dissimuler sa satisfaction. Merci, monsieur Hunt.

— Jeremy... commença Annabelle d'une voix sifflante.

— Attendez-moi ici, jeta Hunt par-dessus son épaule comme il se dirigeait déjà vers la caisse.

— Jeremy, tu sais que c'était très mal d'accepter de l'argent de sa part ! s'écria-t-elle, furieuse. Comment as-tu pu ? C'est inconvenant, et la pensée d'avoir une dette envers ce genre d'homme est intolérable !

— Quel genre d'homme ? répliqua son frère avec innocence. Je te l'ai dit, c'est un type... Oh, parce qu'il appartient à une classe inférieure, tu veux dire ? Je trouve difficile de lui en tenir rigueur, d'autant qu'il est riche comme Crésus, précisa-t-il avec un sourire attristé. Et puis, ce n'est pas comme si toi et moi appartenions à l'aristocratie. Nous nous raccrochons simplement aux branches les plus éloignées du tronc, ce qui signifie...

— Comment un fils de boucher peut-il être riche comme Crésus ? À moins que la population de Londres ne consomme bien plus de viande que je ne l'imaginai, je ne vois pas d'où il peut tirer des revenus aussi élevés.

— Je n'ai jamais dit qu'il travaillait dans la boutique de son père, rétorqua Jeremy d'un ton supérieur. J'ai simplement dit que c'était là que je l'avais rencontré. C'est un homme d'affaires.

— Tu veux dire un spéculateur ?

Annabelle fronça les sourcils. Dans une société qui considérait comme vulgaire le simple fait de parler ou de se préoccuper d'argent, un homme faisant carrière comme investisseur passait pour un grossier personnage.

— Un peu plus que ça. Mais peu importe ce qu'il fait ou ce qu'il possède, je suppose, puisqu'il est issu de la plèbe.

Son ton était si ouvertement critique qu'Annabelle étrécit les yeux.

— On croirait entendre un démocrate convaincu, riposta-t-elle sèchement. Et il est inutile d'essayer de me faire passer pour snob. Je protesterais de la même manière s'il s'agissait d'un duc.

— Mais pas avec autant d'ardeur, répliqua Jeremy avant de s'esclaffer devant son expression.

Le retour de Simon Hunt mit fin aux hostilités. Après les avoir enveloppés d'un regard pénétrant, il esquaissa un sourire.

— Tout est réglé. Nous entrons ?

Jeremy l'ayant poussée discrètement, Annabelle avança d'un pas raide.

— Je vous en prie, monsieur Hunt, ne vous sentez pas obligé de nous accompagner, dit-elle.

Elle avait conscience de se montrer désobligeante, mais il y avait quelque chose chez cet homme qui ne laissait de l'inquiéter. Il ne lui apparaissait pas comme digne de confiance. En vérité, en dépit de ses vêtements élégants et de son apparence soignée, il ne semblait pas vraiment civilisé. C'était le genre d'homme avec lequel une femme convenable se garderait de rester en tête à tête. Et son impression n'avait rien à voir avec sa position sociale : il s'agissait plutôt de la perception innée d'une vigueur physique et d'un tempérament viril qui lui étaient tout à fait étrangers.

— J'imagine, poursuivit-elle avec embarras, que vous souhaitez rejoindre vos compagnons.

Il haussa légèrement ses larges épaules.

— Dans cette foule, je ne les retrouverai jamais.

Annabelle aurait pu arguer qu'étant donné sa haute taille, il n'aurait aucun mal à les repérer. Mais il était évident que toute discussion se révélerait inutile. Elle allait devoir regarder le spectacle avec Simon Hunt à ses côtés, elle n'avait pas le choix. Quand elle vit l'excitation de Jeremy, cependant,

son ressentiment s'atténua, et ce fut d'une voix plus douce qu'elle reprit :

— Pardonnez-moi, monsieur. Je ne voulais pas être agressive. C'est simplement que je n'aime pas avoir d'obligation envers des inconnus.

Hunt lui jeta un coup d'œil d'une perspicacité d'autant plus déconcertante qu'il fut très bref.

— Un sentiment que je comprends aisément, assura-t-il en la guidant dans la foule. Mais, en l'occurrence, il n'y a aucune espèce d'obligation. Et nous ne sommes pas précisément des inconnus puisque votre famille est cliente de la mienne depuis des années.

Parvenus dans la grande salle circulaire, ils montèrent sur la plate-forme massive bordée de rambardes en fer forgé. La reproduction méticuleuse d'un paysage romain courait tout autour de la rotonde ; elle était séparée du bord de la plate-forme par un fossé d'une dizaine de mètres de large. Dans celui-ci, une machinerie complexe suscitait des commentaires passionnés dans la foule. Quand tous les spectateurs furent montés, l'obscurité se fit, provoquant des petits cris d'excitation et de plaisir anticipé. Le mécanisme ronronna doucement, un rai de lumière bleue brilla derrière la toile, et le paysage acquit une dimension et un réalisme qui stupéfièrent Annabelle. Comme des comédiens en toge et en sandales apparaissaient, le narrateur commença le récit de la chute de la ville.

Le diorama était encore plus captivant qu'Annabelle l'aurait imaginé. Toutefois, elle ne parvenait pas à se laisser totalement absorber par le spectacle – elle avait une conscience trop aigüe de l'homme debout près d'elle. Pour ne rien arranger, ce dernier se penchait de temps à autre pour lui murmurer à l'oreille un commentaire déplacé, lui reprochant d'un ton moqueur de porter un intérêt inconvenant à des

messieurs vêtus de taies d'oreiller. En dépit de ses efforts pour dissimuler son amusement, Annabelle laissa échapper quelques gloussements qui lui valurent des regards désapprobateurs. Évidemment, Hunt lui reprocha de rire pendant un récit aussi tragique, ce qui lui donna envie de pouffer de plus belle. Jeremy semblait trop fasciné par le spectacle pour remarquer les facéties de Hunt.

Un sursaut inattendu dans la rotation de la plateforme déséquilibra soudain plusieurs personnes, dont Annabelle, qui se retrouva plaquée, avec douceur mais fermeté, contre le torse de Hunt. Il la relâcha dès qu'elle eut recouvré l'équilibre, avant d'incliner la tête pour lui demander à voix basse si tout allait bien.

— Euh... oui, répondit-elle d'une voix entrecoupée. Je vous demande pardon. Oui, tout va...

Elle fut dans l'incapacité de terminer sa phrase. La découverte qui venait de la frapper la réduisait à un silence stupéfait. Jamais, au cours de son existence, elle n'avait eu une telle réaction face à un homme. Ce que cette sensation d'urgence brutale signifiait ou la manière de la satisfaire allaient bien au-delà de ses faibles connaissances. Elle ne savait qu'une chose : l'espace d'un instant, elle avait désespérément voulu continuer à s'appuyer contre Hunt, contre ce corps si ferme qu'il paraissait invulnérable. Son odeur, un mélange masculin de cuir et de linge amidonné, avait éveillé en elle une délicieuse attente de tous les sens. L'homme était complètement différent de tous les aristocrates parfumés et pommadés qu'elle avait tenté d'attirer dans ses filets au cours des deux dernières saisons.

Profondément troublée, Annabelle regarda droit devant elle, sans prêter la moindre attention aux fluctuations de lumière et de couleurs qui annonçaient le crépuscule imminent. Le crépuscule de

l'Empire romain. Hunt semblait tout aussi indifférent au spectacle. La tête inclinée vers elle, il gardait les yeux rivés sur son visage. Même si sa respiration semblait aisée et régulière, Annabelle eut l'impression que son rythme avait imperceptiblement changé.

Elle humecta ses lèvres sèches.

— Vous... vous ne devez pas me regarder ainsi, souffla-t-elle.

— Hormis vous, rien ici ne mérite d'être regardé.

Elle feignit de n'avoir pas entendu alors que son cœur battait la chamade. Comment une chose pareille pouvait-elle se produire dans un endroit bondé, avec son frère juste à côté d'elle ? En proie à un vertige qui ne devait rien au mouvement de la plate-forme, elle ferma brièvement les yeux.

— Regarde ! s'exclama Jeremy en lui donnant un coup de coude enthousiaste. Ils vont montrer les volcans.

La rotonde fut soudain plongée dans une obscurité totale tandis qu'un grondement menaçant s'élevait de sous leurs pieds. On entendit quelques petits cris, des rires ici ou là, puis un murmure d'excitation parcourut la foule. Annabelle se raidit en sentant le frôlement d'une main sur son dos. De sa main, glissant avec une lenteur délibérée le long de sa colonne vertébrale... Son odeur, fraîche et séduisante, lui chatouilla les narines... Et avant qu'elle puisse émettre un son, il la fit pivoter et s'empara de sa bouche avec une ardeur à peine contenue. Annabelle fut trop stupéfaite pour réagir. Ses mains levées demeurèrent immobiles, tels des papillons frappés en plein vol, tandis qu'il retenait son corps vacillant, une main posée sur sa taille, l'autre sur sa nuque.

Annabelle avait déjà été embrassée, par des jeunes gens effrontés qui lui avaient dérobé un

baiser rapide lors d'une promenade ou d'un bal. Mais aucune de ces rencontres fugitives n'avait ressemblé à *cela*. À ce baiser si lent, si enivrant qu'elle avait l'impression de perdre pied. Des sensations bien trop puissantes pour qu'elle les contrôle l'envahissent, et elle se mit à trembler. Spontanément, elle leva le visage, comme pour s'offrir davantage encore à cette caresse tendrement exigeante. Hunt accentua la pression de ses lèvres et répondit à sa timide tentative par une exploration voluptueuse de sa bouche qui lui incendia les veines.

Au moment où elle commençait à perdre la tête, il lâcha ses lèvres si abruptement qu'elle en resta interdite. La main toujours plaquée sur sa nuque, il s'inclina si près qu'elle sentit son souffle lui chatouiller l'oreille lorsqu'il murmura :

— Désolé, je n'ai pas pu résister.

Il la libéra tout à fait, et quand une lumière rouge envahit finalement le théâtre, il avait disparu.

— Tu as vu ça ? dit Jeremy en désignant un volcan dont les flancs paraissaient se couvrir de lave brillante. C'est incroyable !

S'apercevant que Hunt n'était plus là, il fronça les sourcils.

— Où est passé M. Hunt ? Il a dû apercevoir ses amis, je suppose.

Avec un haussement d'épaules, il reporta son attention sur le spectacle et mêla ses exclamations à celles du public stupéfait.

Les yeux écarquillés, le souffle court, Annabelle se demandait si elle n'avait pas rêvé. Elle n'avait pas pu être embrassée au beau milieu d'un théâtre. Embrassée de cette manière-là, qui plus est...

Voilà ce qu'on gagnait à laisser des inconnus vous avancer de l'argent. Ils se croyaient autorisés à abuser de vous. Quant à son propre comportement...

Honteuse et déconcertée, Annabelle s'efforçait de comprendre pourquoi diable elle avait permis à M. Hunt de l'embrasser. Elle aurait dû protester, le repousser. Au lieu de quoi, elle était restée là, ahurie et stupide, pendant qu'il... À cette pensée, elle eut envie de rentrer sous terre. Peu importait, en vérité, comment et pourquoi Simon Hunt avait été capable de pulvériser ses défenses les plus solides. Le fait est qu'il y était parvenu, et qu'en conséquence, c'était un homme à éviter à tout prix.

1

Londres, 1843. Fin de la saison...

Une fille déterminée à se marier pouvait surmonter bien des obstacles, à l'exception de l'absence de dot.

Annabelle balançait le pied avec impatience tout en affectant un air calme. Durant les trois précédentes saisons – toutes des échecs –, elle s'était accoutumée à faire tapisserie. Accoutumée, mais non résignée. Plus d'une fois, elle s'était fait la réflexion qu'elle méritait beaucoup mieux que de rester assise au bord de la piste de danse à espérer encore et toujours une invitation qui ne venait jamais. Et à essayer de prétendre qu'elle n'en avait cure, et qu'elle était parfaitement heureuse de regarder les autres danser et se faire courtiser.

Laissant échapper un profond soupir, elle joua avec le carnet de bal en argent accroché à son poignet par un ruban. En glissant, la couverture révéla un livret dont les feuilles d'ivoire presque transparent s'ouvraient en éventail. Une jeune fille était censée y inscrire le nom de ses cavaliers. Aux yeux d'Annabelle, le demi-cercle de feuillettes vierges ressemblait à une rangée de dents qui se riaient d'elle. Refermant le carnet d'un coup sec, elle jeta un coup d'œil aux jeunes filles assises non loin.

Comme elle, toutes trois s'efforçaient de paraître indifférentes à leur situation.

Annabelle savait exactement pourquoi elles se trouvaient là. Mlle Évangeline Jenner était de basse extraction, et la fortune considérable de sa famille avait été gagnée au jeu. Elle était en outre affreusement timide et affligée d'un bégaiement, ce qui faisait d'une tentative de conversation une torture pour les deux interlocuteurs.

Les deux autres jeunes filles, Mlle Lillian Bowman et sa jeune sœur Daisy, ne s'étaient pas encore acclimatées à l'Angleterre. Et, apparemment, il leur faudrait du temps. On prétendait que leur mère les avait envoyées en Angleterre parce qu'elles n'avaient pas réussi à s'attirer une seule demande en mariage à New York. On les surnommait « les héritières bulles de savon » ou, quelquefois, « les princesses dollars ». Malgré leurs pommettes hautes et leurs yeux noirs en amande, elles n'auraient pas plus de chance ici, sauf si elles se trouvaient une protectrice issue de l'aristocratie qui soit prête à leur enseigner la manière de s'insérer dans la haute société britannique.

Annabelle se rendit compte qu'au cours des derniers mois de cette lamentable saison, toutes les quatre – Mlle Jenner, les Bowman et elle-même – s'étaient souvent retrouvées assises les unes près des autres. Sans doute trop absorbées par l'attente fastidieuse, elles ne s'étaient que rarement adressé la parole. Quand son regard croisa celui de Lillian Bowman, elle fut surprise de voir une lueur d'humour dans ses yeux de velours sombre.

— Ils auraient pu choisir des chaises plus confortables, murmura la jeune Américaine, puisqu'il est évident que nous les occuperons toute la soirée.

— Nos noms devraient être gravés dessus, répliqua Annabelle d'un ton ironique. Après tout le

temps que j'ai passé sur cette chaise, je considère qu'elle m'appartient.

Évangeline Jenner laissa échapper un gloussement et, d'un doigt ganté, repoussa de son front une boucle d'un roux flamboyant. L'amusement faisait pétiller ses yeux bleus et rosissait ses joues constellées de taches de rousseur. Il semblait qu'un sentiment de connivence lui eût fait oublier temporairement sa timidité.

— Que... que vous fassiez tap... tapisserie dépasse l'entendement, dit-elle à Annabelle. Vous êtes la plus jolie de toutes les jeunes filles présentes. Les hommes de... devraient se battre pour danser avec vous.

Annabelle esquissa un haussement d'épaules.

— Personne ne veut épouser une fille sans dot.

Il n'y avait que dans les romans que les ducs se mariaient avec des filles pauvres. Dans la réalité, les ducs, les vicomtes et leurs semblables avaient la lourde responsabilité d'entretenir financièrement de vastes domaines et des familles nombreuses. Un riche aristocrate avait besoin tout autant qu'un pauvre de contracter un mariage avantageux.

— Personne ne veut non plus épouser la fille d'un nouveau riche américain, fit remarquer Lillian Bowman. Notre seul espoir de trouver notre place dans la bonne société est d'épouser un noble nanti d'un solide titre anglais.

— Mais nous n'avons pas de protectrice, ajouta sa jeune sœur, Daisy.

C'était la réplique en plus jeune de Lillian, avec le même teint clair, la même chevelure brune et les mêmes yeux sombres.

— Si jamais vous connaissiez une gentille duchesse prête à nous prendre sous son aile, continua-t-elle avec un sourire malicieux, nous vous serions très obligées.

— Je ne cherche même pas à trouver un mari, leur confia Évangeline. Je... je dois souffrir durant toute la saison simplement parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. Je n'ai plus l'âge d'aller à l'école, et mon père...

Elle s'interrompit et soupira.

— Enfin... Il ne me reste plus qu'une saison à endurer. Ensuite, j'aurai vingt-trois ans, et je serai une célibataire confirmée. J'at... j'attends cela avec impatience.

— Vingt-trois ans, c'est l'âge auquel on bascule dans l'état de vieille fille, de nos jours ? s'enquit Annabelle avec une inquiétude à demi feinte. Seigneur, ajouta-t-elle, les yeux au ciel, je n'imaginai pas être si loin de la fleur de l'âge !

— Quel âge avez-vous ? demanda Lillian Bowman avec curiosité.

Annabelle jeta un coup d'œil autour d'elle afin de s'assurer que personne ne pouvait les entendre.

— J'aurai vingt-cinq ans le mois prochain.

Cette révélation lui valut des regards apitoyés.

— Vous ne paraissez pas en avoir plus de vingt et un, assura Lillian d'un ton consolateur.

Annabelle referma les doigts sur son carnet de bal jusqu'à ce qu'il soit entièrement dissimulé au creux de sa main. Le temps passait vite, et sa quatrième saison s'acheminait rapidement vers son terme. Tenter une cinquième saison était impossible, ce serait par trop ridicule. Elle devait se trouver un mari, et vite. Sinon, sa mère et elle n'auraient plus les moyens de payer la scolarité de Jeremy, et elles seraient obligées de quitter leur modeste maison pour aller habiter dans une pension de famille. Et, une fois la chute amorcée, il ne serait plus possible de remonter la pente.

Depuis six ans que le père d'Annabelle était mort, les ressources de la famille n'avaient cessé de

diminuer. Sa mère et elle avaient essayé de camoufler l'état désespéré de leurs finances en prétendant qu'elles avaient une demi-douzaine de domestiques, alors qu'elles devaient se contenter d'une femme de chambre qui faisait aussi office de cuisinière et d'un valet vieillissant ; en retournant leurs robes défraîchies ; en vendant les pierres de leurs bijoux pour les remplacer par des imitations. Annabelle n'en pouvait plus de ces efforts constants pour tromper tout le monde, alors que personne ne semblait plus ignorer qu'elles étaient au bord du désastre.

Ces derniers temps, elle avait même commencé à recevoir des offres discrètes de la part d'hommes mariés. Ils lui assuraient d'un ton plein de sous-entendus qu'il lui suffirait de solliciter leur aide pour l'obtenir sur-le-champ. Ils n'avaient nul besoin d'expliquer quelles compensations ils attendaient en remerciement d'une telle « aide ». Annabelle avait tout à fait conscience de disposer d'atouts qui feraient d'elle une maîtresse de premier ordre.

— Mademoiselle Peyton, quel genre d'homme serait selon vous le mari idéal ? voulut savoir Lillian.

— Oh, n'importe quel aristocrate fera l'affaire, répliqua Annabelle avec une légèreté irrévérencieuse

— N'importe lequel ? répéta Lillian, sceptique. Que faites-vous de la beauté ?

— Bienvenue, mais pas indispensable, assura Annabelle en haussant les épaules.

— Et la passion ? renchérit Daisy.

— Absolument pas indispensable.

— L'intelligence ? hasarda Évangeline.

— À débattre.

— Et le charme ? fit Lillian.

— À débattre aussi.

— Vous n'êtes pas exigeante, commenta Lillian, pince-sans-rire. En ce qui me concerne, j'ajouterai quelques conditions. Mon aristocrate à moi devra

être brun et séduisant, danser comme un dieu... et ne jamais demander la permission avant de m'embrasser.

— Je veux épouser un homme ayant lu toute l'œuvre de Shakespeare, déclara Daisy. Quelqu'un de calme et de romantique – de préférence avec des lunettes. Il faudra aussi qu'il aime la poésie et la nature, et je n'apprécierais pas qu'il ait trop d'expérience en matière de femmes.

Sa sœur aînée leva les yeux au ciel.

— Nous ne serons pas en compétition pour le même homme, apparemment.

Annabelle se tourna vers Évangeline.

— Quel genre de mari vous conviendrait, mademoiselle Jenner ?

— Ap... appelez-moi Évangeline, proposa la jeune fille, dont la rougeur s'accrut jusqu'à rivaliser avec sa chevelure de feu.

Son extrême timidité, associée à une forte réticence à parler d'elle-même, rendait son élocution encore plus laborieuse.

— Je suppose... J'aimerais bien quelq... quelqu'un de gentil et...

Elle s'arrêta pour secouer la tête avec un sourire de dérision.

— Je ne sais pas. Juste quelqu'un qui m'aim... m'aimerait. Qui m'aimerait vraiment.

Ces paroles émurent Annabelle et la rendirent mélancolique. L'amour était un luxe auquel elle ne s'était jamais permis de rêver, une question tout à fait superflue quand sa survie même était en jeu. Cependant, elle tendit la main et la posa sur celle d'Évangeline.

— J'espère que vous le trouverez, dit-elle avec sincérité. Peut-être que vous n'aurez pas à attendre longtemps.

— Je ve... veux que vous trouviez le vô... vôtre d'abord, fit Évangeline avec un sourire timide. J'aimerais pouvoir vous aider d'une manière ou d'une autre.

— On dirait que nous avons toutes besoin d'aide, observa Lillian. Hmm... continua-t-elle après avoir étudié Annabelle d'un œil amical, je vous prendrais bien pour projet.

Annabelle haussa les sourcils, ne sachant si elle devait se montrer amusée ou offensée.

— Je vous demande pardon ?

— Il ne reste que quelques semaines avant la fin de la saison, expliqua Lillian, et c'est la dernière pour vous, je suppose. Pour parler crûment, vos aspirations à trouver un époux d'une condition sociale égale à la vôtre s'évanouiront fin juin.

Annabelle acquiesça d'un signe de tête, non sans circonspection.

— Alors, je suggère que...

Lillian se tut brusquement.

Suivant la direction de son regard, Annabelle vit approcher une haute silhouette et réprima un soupir.

L'intrus n'était autre que M. Simon Hunt, un homme auquel aucune d'elles ne voulait avoir affaire, et avec raison.

— Entre parenthèses, dit Annabelle à voix basse, le mari idéal serait le contraire absolu de M. Hunt.

— Quelle surprise ! murmura Lillian, sarcastique, car toutes partageaient son sentiment.

On pouvait pardonner à un homme de vouloir s'élever dans l'échelle sociale s'il était doté de bonnes manières en quantité suffisante. Ce qui n'était pas le cas de Simon Hunt. Comment converser poliment avec un homme qui disait toujours ce qu'il pensait, son opinion fût-elle déplaisante ou peu flatteuse ?

On pouvait peut-être qualifier M. Hunt de bel homme. Annabelle supposait que certaines femmes trouvaient séduisante sa robuste virilité – du reste, elle-même devait admettre qu'il y avait quelque chose d'attirant dans cette puissance que bridait le strict habit de soirée. Toutefois, le charme discutable de Simon Hunt était complètement annihilé par la grossièreté de son caractère. Sa nature manquait de sensibilité, d'idéalisme, d'élégance... Il n'était que livres sterling et pence, calculs et enrichissement personnel. N'importe quel autre homme dans sa situation aurait eu la décence d'être embarrassé par son propre manque de raffinement ; Hunt, lui, paraissait décidé à y voir une vertu. Il adorait se moquer des rituels et des grâces de la politesse aristocratique. Ses yeux sombres et froids brillaient d'amusement, comme s'il se moquait d'eux tous.

Au grand soulagement d'Annabelle, il n'avait jamais indiqué, par un mot ou un geste, qu'il se souvenait de ce jour lointain, au panorama, où il lui avait volé un baiser dans l'obscurité. Le temps passant, elle en était presque arrivée à se convaincre qu'elle avait imaginé cet épisode. Rétrospectivement, celui-ci lui paraissait irréel, notamment l'ardeur de sa propre réaction.

Beaucoup de membres de la haute société partageaient sans doute l'antipathie d'Annabelle à l'égard de Simon Hunt, mais, à leur grande consternation, il n'était pas près de disparaître. Ces dernières années, après avoir acquis des parts majoritaires dans des sociétés qui fabriquaient du matériel agricole, des bateaux et des moteurs de locomotive, sa fortune avait atteint des proportions impressionnantes. En dépit de sa vulgarité, Hunt était invité à quantité de soirées, simplement parce qu'il était trop riche pour qu'on se permette de l'ignorer. Il incarnait la menace que l'industrie constituait

pour l'aristocratie britannique, retranchée depuis des siècles dans la gestion de domaines agricoles. En conséquence, elle lui manifestait une hostilité secrète, tout en l'accueillant à regret dans ses cercles les plus fermés. Le pire était que Hunt ne montrait aucun goût pour l'humilité. Au contraire, s'imposer là où il n'était pas le bienvenu semblait lui apporter de grandes satisfactions.

Lors des quelques occasions où ils s'étaient rencontrés, Annabelle avait traité Simon Hunt avec froideur, se soustrayant à toute tentative de conversation et refusant ses invitations à danser. Il semblait toujours amusé par son dédain, et la contemplait avec une insistance effrontée qui la hérissait. Elle espérait qu'il se découragerait et finirait par ne plus s'intéresser à elle. Pour le moment, toutefois, il faisait preuve d'une obstination déplaisante.

Annabelle perçut le soulagement de ses compagnes quand il s'adressa à elle.

— Bonsoir, mademoiselle Peyton.

Aucun détail – sembla-t-il à Annabelle – n'échappa à son regard d'encre : ni les manches soigneusement reprises de sa robe, ni les boutons de rose disposés autour de l'encolure pour en dissimuler le bord élimé, ni les fausses perles dansant à ses oreilles. Annabelle soutint son regard avec une froideur non dénuée de provocation. Entre eux, l'air parut crépiter d'un mélange de défi et de tension, et un picotement désagréable la parcourut.

— Bonsoir, monsieur Hunt.

— M'accorderez-vous la faveur d'une danse ? demanda-t-il sans préambule.

— Je crains que non.

— Pourquoi cela ?

— J'ai les pieds fatigués.

Il haussa un sourcil.

— Fatigués ? Vous êtes restée assise toute la soirée.

Sans ciller, Annabelle rétorqua :

— Rien ne m'oblige à vous fournir une explication, monsieur Hunt.

— Une valse ne devrait pas être au-dessus de vos forces.

Malgré ses efforts pour conserver son calme, Annabelle sentit ses traits se crispier.

— Monsieur Hunt, répliqua-t-elle, ne vous a-t-on jamais dit qu'il était impoli de harceler une dame pour qu'elle fasse quelque chose qu'elle n'a aucune envie de faire ?

Il esquissa un sourire.

— Mademoiselle Peyton, si je me préoccupais d'être poli, je n'obtiendrais jamais ce que je veux. Je pensais simplement que vous seriez heureuse de cesser un instant de faire tapisserie. Si ce bal ressemble aux autres, il est probable que mon invitation sera la seule que vous aurez.

— Invitation ô combien charmante, et formulée de si flatteuse manière ! commenta-t-elle d'un ton acerbe. Comment pourrais-je refuser ?

Une lueur s'alluma dans le regard de Hunt.

— Alors, vous allez danser avec moi ?

— Non, chuchota-t-elle avec force. À présent, allez-vous-en. S'il vous plaît.

Au lieu de s'éclipser ou de paraître embarrassé par cette rebuffade, Hunt lui adressa un sourire éclatant.

— Où est le mal à danser une fois ? Je suis un partenaire plutôt accompli. Il se pourrait même que vous y preniez plaisir.

— Monsieur Hunt, articula-t-elle avec une exaspération croissante, à l'idée d'être votre partenaire, dans quelque situation que ce soit, mon sang se glace.

Se penchant vers Annabelle, Hunt répliqua de manière à n'être entendu que d'elle :

— Fort bien. Mais je vais vous donner matière à réfléchir, mademoiselle Peyton. Il se peut qu'un jour, vous ne puissiez plus vous permettre le luxe de repousser une offre honorable de la part de quelqu'un comme moi... voire une offre déshonorante.

Annabelle ouvrit de grands yeux et sentit le rouge de l'affront lui monter au visage. C'en était trop ! Après être restée assise toute la soirée, devait-elle de surcroît endurer les insultes d'un homme qu'elle méprisait ?

— Monsieur Hunt, on pourrait vous prendre pour le vilain dans une très mauvaise pièce de théâtre.

Sa remarque lui valut un autre sourire. Après quoi il la salua avec une politesse empreinte d'ironie et s'éloigna à grandes enjambées.

Les compagnes d'Annabelle poussèrent un soupir de soulagement.

— On dirait que le mot « non » ne lui fait guère d'effet, observa Lillian.

— Que vous a-t-il dit, pour que vous rougissiez ainsi ? s'enquit Daisy avec curiosité.

Annabelle baissa les yeux sur son carnet de bal et, du pouce, frotta une petite tache d'usure dans l'angle.

— M. Hunt, répondit-elle en relevant la tête, a laissé entendre qu'un jour ou l'autre ma situation pourrait être si désespérée que j'en viendrais à considérer la possibilité de devenir sa maîtresse.

Ses compagnes ouvrirent des yeux de hiboux, et si elle n'avait été aussi préoccupée, Annabelle en aurait ri. Cependant, au lieu de se récrier, en vierge effarouchée, ou de laisser tomber le sujet avec tact, Lillian posa la seule question à laquelle Annabelle ne s'attendait pas.

— A-t-il raison ?

— En ce qui concerne ma situation, oui, admit-elle. Mais il est hors de question que je devienne sa maîtresse ou celle de quiconque. Je préférerais encore épouser un paysan plutôt que de tomber si bas.

Lillian lui sourit.

— Je t'aime bien, déclara-t-elle avant de s'adosser à sa chaise, les jambes croisées avec une négligence assez inconvenante pour une débutante.

— Moi aussi, je vous aim... je t'aime bien, dit Annabelle, parce qu'elle était bien élevée.

Toutefois, au moment où elle prononça ces paroles, elle fut surprise de découvrir qu'elles étaient sincères.

— Je serais malade de te voir finir derrière une mule et une charrue, continua Lillian après l'avoir évaluée du regard. Tu mérites bien mieux.

— Je suis d'accord, acquiesça Annabelle, pincésans-rire. Qu'allons-nous donc faire pour me sortir de cette situation ?

Alors qu'elle plaisantait, Lillian, elle, sembla considérer la question avec sérieux.

— Justement, j'allais y venir. Au moment où nous avons été interrompues, je m'apprêtais à vous proposer à toutes les trois de conclure un pacte pour nous aider mutuellement à trouver un mari. Si les gentlemen ne viennent pas à nous, eh bien, c'est nous qui irons à eux. Et la manœuvre sera bien plus efficace si nous unissons nos forces plutôt que de nous lancer chacune de notre côté dans la bataille. Nous commencerons par la plus âgée – donc toi, Annabelle –, et nous finirons par la plus jeune.

— On ne peut pas dire que ça m'avantage, protesta Daisy.

— Ce n'est que justice, rétorqua Lillian. Tu as plus de temps que nous.

— À quel genre d'« aide » songes-tu ? s'enquit Annabelle.

— Toutes sortes, répondit Lillian, qui se mit à griffonner sur son carnet de bal. Nous compenserons les faiblesses des autres, et fournirons des conseils et des appuis s'il le faut.

Elle releva la tête, un sourire joyeux aux lèvres.

— Nous serons comme une équipe de Rounders.

Annabelle lui adressa un regard sceptique.

— Tu fais allusion à ce jeu où des messieurs frappent à tour de rôle une balle en cuir avec une espèce de gourdin ?

— Une batte, rectifia Lillian. Et il n'y a pas que des messieurs. À New York, les dames peuvent jouer aussi, du moment que l'excitation ne leur fait pas perdre la tête.

Daisy afficha un sourire railleur.

— Comme la fois où la décision du juge a rendu Lillian si furieuse qu'elle a arraché l'un des piquets de la base.

— Il bougeait déjà, protesta sa sœur. Un piquet mal planté pouvait être dangereux.

— Surtout quand tu le leur as jeté à la tête, précisa Daisy d'un ton suave.

Réprimant une envie de rire, Annabelle glissa un coup d'œil à Évangeline, qui paraissait vaguement perplexe. Il n'était pas difficile de deviner ce qu'elle pensait : les deux Américaines devraient subir un entraînement intensif avant de prétendre attirer l'attention d'un beau parti. Elles paraissaient si indomptables qu'elles terrifieraient n'importe quel gentleman anglais qui se risquerait à les approcher.

— J'avoue que je n'ai jamais considéré la chasse au mari comme un sport d'équipe, dit-elle.

— Eh bien, ça devrait l'être ! affirma Lillian avec emphase. Songe à quel point nous serons plus efficaces. Le seul problème éventuel, ce serait que deux

d'entre nous s'intéressent au même homme... Ce qui ne risque guère d'arriver, vu nos goûts respectifs.

— Alors, nous allons nous engager à ne jamais nous disputer le même homme, décréta Annabelle.

— Et même... même plus, intervint Évangeline de manière inattendue, à... à ne faire de mal à personne.

— Très hippocratique, approuva Lillian.

— Figure-toi que je pense qu'elle a raison, Lillian, protesta Daisy, qui avait mal compris. Ce n'est pas la peine de la rudoyer, la pauvre.

Sa sœur lui adressa un regard excédé.

— J'ai dit « hippocratique », pas « hypocrite », espèce d'âne.

Annabelle s'interposa en hâte pour éviter une querelle.

— Nous devons dresser un plan d'action commun. Marcher sur les plates-bandes des autres ne servirait pas notre cause.

— Et nous nous raconterons tout les unes aux autres, renchérit Daisy avec enthousiasme.

— Même... même les détails intimes ? hasarda Évangeline.

— Surtout ceux-là !

Avec une moue ironique, Lillian considéra la robe d'Annabelle.

— Tes tenues sont atroces, déclara-t-elle sans ambages. Je vais te donner quelques-unes de mes robes. J'en ai de pleines malles, que je ne porterai jamais et qui ne me manqueront pas. Ma mère ne s'en apercevra même pas.

À la fois reconnaissante et mortifiée que sa gêne financière soit aussi évidente, Annabelle secoua la tête.

— Non, non, je ne peux accepter un cadeau pareil, même si c'est très généreux de...

— La bleu pastel, avec le passepoil lavande, tu t'en souviens ? murmura Lillian à sa sœur.

— Oh, elle lui irait divinement ! Bien mieux qu'à toi.

— Je te remercie ! riposta Lillian, mi-fâchée, mi-riieuse.

— Non, vraiment... protesta Annabelle.

— Et celle en mousseline verte, avec le devant en dentelle blanche ? continua Lillian.

— Je ne peux pas prendre tes robes, insista Annabelle à voix basse.

La jeune fille leva les yeux de ses notes.

— Pourquoi ?

— D'une part, je n'aurai pas les moyens de te rembourser, d'autre part, ça ne servira à rien. Un beau plumage ne palliera pas l'absence de dot.

— Oh, l'argent ! rétorqua Lillian de cette manière désinvolte typique des gens très riches. Tu me rembourseras en m'offrant quelque chose de bien plus précieux que l'argent. Tu vas nous apprendre, à Daisy et à moi, à être... eh bien, davantage comme toi. Tu nous enseigneras ce qu'il faut dire et faire – toutes ces règles implicites que nous semblons enfreindre en permanence. Qui sait, tu nous aideras peut-être même à trouver une protectrice ? Et alors, les portes qui nous sont pour l'instant fermées s'ouvriront. Quant à ton absence de dot... Il te suffira de prendre l'homme à l'hameçon, nous t'aiderons ensuite à le ferrer.

Annabelle la dévisagea avec stupéfaction.

— En fait, vous parlez sérieusement...

— Bien sûr, répondit Daisy. Quel soulagement ce sera d'avoir enfin quelque chose à faire au lieu de rester assises le long d'un mur comme des idiots. Lillian et moi avons bien cru devenir chèvres, durant cette saison.

— Et... et moi aussi, renchérit Évangeline.

— Dans ce cas...

Annabelle regarda tour à tour ses compagnes, incapable de dissimuler un grand sourire.

— Si vous êtes d'accord, je le suis aussi. Mais pour conclure ce pacte, ne faudrait-il pas signer avec notre sang, ou quelque chose dans ce genre ?

— Juste ciel, non ! s'écria Lillian. Nous devrions réussir à nous entendre sans avoir à nous ouvrir une veine. À présent, continua-t-elle en brandissant son carnet de bal, je suggère que nous établissions la liste des candidats rescapés de la dernière saison les plus intéressants. Les troupes sont tristement clairsemées, hélas ! Inscrivons-les par ordre de rang, en commençant par les ducs.

Annabelle secoua la tête.

— Ne nous embêtons pas avec les ducs. Pour autant que je sache, ils ont tous plus de soixantedix ans et il ne leur reste plus une dent.

— Ainsi, l'intelligence et le charme sont à débattre, mais pas les dents ? insinua Lillian.

— Les dents sont à débattre, répondit Annabelle en riant, encore que très fortement souhaitées.

— Très bien. Laissons donc tomber la catégorie des ducs séniles et édentés, et passons à celle des comtes. Il y a lord Westcliff, pour commencer...

— Non, pas lord Westcliff, coupa Annabelle avec une grimace. C'est un glaçon... et il ne s'intéresse pas à moi. Je me suis pratiquement jetée à sa tête quand j'ai fait mes débuts, il y a quatre ans, et il m'a regardée comme si j'étais un insecte collé à sa semelle.

— Oublions Westcliff. Qu'en est-il de lord Saint-Vincent ? Beau parti, jeune, séduisant comme le péché...

— Impossible, assura Annabelle. Même dans la situation la plus compromettante, on ne pourrait lui extorquer une demande en mariage. Saint-Vincent

a compromis, séduit et ruiné la réputation d'une bonne dizaine de femmes... L'honneur est un mot qui lui est inconnu.

— Il y a le comte d'Eglinton, suggéra Évangeline avec hésitation. Mais il est plutôt cor... corpulent, et il a au moins cinquante ans.

— Mets-le sur la liste, décida Annabelle. Je ne peux me permettre de jouer les difficiles.

— Que penses-tu du vicomte Rosebury ? risqua Lillian en esquissant une grimace. C'est vrai qu'il est un peu bizarre, et vraiment très... euh... *mou*.

— Du moment qu'il est ferme côté portefeuille, il peut être mou partout ailleurs, déclara Annabelle, ce qui provoqua des gloussements chez ses compagnes. Marque-le, lui aussi.

Indifférentes à la musique et aux couples qui tournoyaient, les quatre jeunes filles affinèrent leur liste, en éclatant parfois de rire si bruyamment que les têtes des danseurs se tournèrent dans leur direction.

— Du calme, fit Annabelle en s'efforçant d'afficher une mine sévère. Il ne faut pas que l'on soupçonne ce que nous complotons. Et puis, les « laissées-pour-compte » ne sont pas censées glousser.

Toutes quatre arborèrent un air grave, ce qui provoqua une nouvelle explosion de rire.

— Oh, regardez, pour une fois, nos carnets de bal sont pleins ! s'écria Lillian. Je me rends compte, enchaîna-t-elle après avoir considéré la liste des célibataires, que la plupart de ces messieurs se rendront sans doute chez Westcliff, dans le Hampshire, pour fêter la fin de la saison. Daisy et moi avons déjà reçu notre invitation. Et toi, Annabelle ?

— Je connais l'une de ses sœurs, et je pense qu'elle m'invitera si je le lui demande. Au besoin, je la supplierai.

— Je lui en toucherai un mot, décida Lillian. Et tu seras comprise dans l'invitation, Évangeline.

— Comme ça va être amusant ! s'exclama Daisy. Dans deux semaines, nous investirons le Hampshire et nous trouverons un mari à Annabelle.

Toutes les quatre se prirent la main, un peu étourdies, se sentant à la fois sottes et plus confiantes. « La chance est peut-être en train de tourner », songea Annabelle, qui ferma les yeux pour adresser une brève prière au ciel.

Le destin ne l'ayant pas gratifié d'un sang noble, d'une fortune conséquente ou de dons exceptionnels, Simon Hunt avait appris très jeune qu'il lui faudrait se battre pour réussir dans un monde souvent peu charitable. Il était dix fois plus agressif et plus ambitieux que la moyenne des hommes. D'une manière générale, on trouvait plus facile de lui céder que de s'opposer à lui. Bien qu'il fût autoritaire, voire impitoyable, aucun remords ne venait jamais troubler son sommeil. Les lois de la nature voulaient que seuls les plus forts survivent ; tant pis pour les faibles, qui avaient intérêt à s'écarter de son chemin.

Son père, un boucher prospère, l'avait engagé comme assistant quand il avait été assez âgé pour manier le lourd hachoir. Il devait ses bras puissants et ses épaules musclées aux années passées à travailler dans la boucherie paternelle. Tout le monde s'attendait qu'il reprenne l'affaire familiale. Aussi son père avait-il été déçu lorsque, à vingt et un ans, il avait décidé de gagner sa vie autrement. Il avait investi ses quelques économies, et n'avait pas tardé à découvrir que son vrai talent consistait à faire de l'argent.

Simon aimait l'économie, l'évaluation des risques, l'interaction du commerce, de l'industrie et de la politique, et il avait vite compris qu'avant

longtemps, le réseau ferroviaire qui se développait en Angleterre constituerait la principale source de revenus pour les banques. La circulation de fonds et de valeurs mobilières de même que la possibilité de s'enrichir à court terme reposaient en grande partie sur le chemin de fer.

Suivant son instinct, Simon y avait donc investi jusqu'à son dernier sou, et en avait été récompensé par des profits faramineux qu'il avait aussitôt fait fructifier. Aujourd'hui, à trente-trois ans, il possédait des participations majoritaires dans trois manufactures, une fabrique de locomotives qui s'étendait sur près de cinq hectares et un chantier naval. Il était invité – bien qu'à contrecœur – dans les bals de l'aristocratie et siégeait avec les membres de celle-ci au conseil d'administration de six sociétés.

Après des années d'un labeur acharné, il avait obtenu à peu près tout ce qu'il désirait. Pourtant, si d'aventure quelqu'un lui avait demandé s'il était heureux, il aurait répondu par un grognement. Le bonheur, cette conséquence insaisissable du succès, était un signe indubitable de contentement de soi. Or, de par sa personnalité même, Simon n'était jamais satisfait de lui, et ne voulait pas l'être.

Il n'empêche... dans le recoin le plus secret de son cœur subsistait le seul souhait qu'il n'avait pas réussi à exaucer.

Jetant un regard discret de l'autre côté de la salle de bal, il ressentit cet élanement particulier que la vue d'Annabelle Peyton ne manquait jamais de provoquer en lui. Parmi toutes les femmes qu'il aurait pu conquérir, et elles étaient nombreuses, aucune n'avait réussi à capter aussi exclusivement son attention. La séduction d'Annabelle allait bien au-delà de la simple beauté physique, et pourtant. Dieu savait qu'elle n'en manquait pas. S'il y avait eu une once de poésie en lui, Simon aurait composé

des dizaines de poèmes dithyrambiques pour louer ses charmes. Mais il était plébéien jusqu'à la moelle et ne parvenait pas à trouver les mots pour exprimer ce qu'il ressentait. Tout ce qu'il savait, c'était que la vue d'Annabelle à la lumière étincelante des lustres le mettait presque à genoux.

Il n'avait pas oublié la première fois qu'il l'avait vue à l'extérieur du panorama, en train de fouiller dans son réticule, le front plissé. Le soleil avait allumé des reflets d'or et de champagne dans ses cheveux châtain clair et fait resplendir sa peau. Il y avait en elle quelque chose de si délicieux, de si émouvant...

Il était persuadé qu'elle serait mariée, à l'heure qu'il était. Certes, personne n'ignorait plus que les Peyton vivaient des temps difficiles, mais Simon avait néanmoins supposé que n'importe quel noble doté d'une once de cervelle aurait vu à qui il avait affaire et demandé sa main sur-le-champ. Mais deux années s'étaient écoulées sans qu'Annabelle se marie, et un espoir fragile avait commencé à naître en lui. Il trouvait qu'elle faisait montre d'une vaillance touchante dans sa recherche acharnée d'un mari, dans l'assurance avec laquelle elle portait des robes de plus en plus élimées, dans la valeur évidente qu'elle s'attribuait malgré son absence de dot. La manière astucieuse dont elle abordait la chasse au mari rappelait le joueur chevronné abattant ses dernières cartes dans une partie d'ores et déjà perdue. Annabelle était intelligente, prudente, intransigeante – et belle en dépit de tout, même si, ces derniers temps, la menace de la pauvreté durcissait sa bouche et son regard. Égoïstement, Simon ne se désolait pas de ses épreuves, car elles lui offraient une opportunité qu'il n'aurait jamais eue autrement.

Le problème, c'était qu'il ne savait pas encore comment il amènerait Annabelle à vouloir de lui, alors qu'elle considérait avec une répulsion évidente tout ce qu'il incarnait. Simon avait bien conscience de pécher en matière de savoir-vivre. En outre, il ne souhaitait pas plus devenir un gentleman qu'un tigre n'aspire à devenir un chat domestique. Il n'était qu'un homme à la tête d'une immense fortune, contrarié de constater que celle-ci ne lui permettait pas d'acheter ce qu'il désirait le plus au monde.

Jusqu'à présent, sa stratégie avait été d'attendre patiemment. Il savait que le désespoir finirait par acculer Annabelle à des choix qu'elle n'aurait jamais envisagés, sa situation eût-elle différente. Bientôt, la partie serait terminée, et elle serait confrontée à l'alternative suivante : épouser un homme pauvre ou devenir la maîtresse d'un riche. Dans la seconde hypothèse, le lit de Simon serait celui qui l'accueillerait.

— Délicieuse petite, non ? fit une voix derrière lui.

Simon pivota et se trouva nez à nez avec Henri Burdick, dont le vicomte de père se trouvait, selon la rumeur ; à l'article de la mort. Pendant cette agonie interminable, à l'issue de laquelle il prendrait possession du titre et de la fortune familiale, Burdick passait la plus grande partie de son temps à jouer et à courir les filles.

Son regard, comme celui de Simon, était rivé sur Annabelle, qui tenait une conversation animée avec ses trois compagnes d'infortune.

— Je l'ignore, répondit Simon, qui ressentit une bouffée d'antipathie envers Burdick et ses semblables, auxquels tous les privilèges avaient été apportés sur un plateau d'argent le jour de leur naissance.

Et qui, en général, ne faisaient rien pour justifier l'imprudente générosité du destin.

Un sourire fendit le visage rougeaud de Burdick, qui abusait de la boisson et des nourritures trop riches.

— J'ai l'intention de le découvrir bientôt, dit-il.

Il n'était pas le seul, loin de là. Plusieurs de ces messieurs avaient des vues sur Annabelle, qu'ils guettaient telle une horde de loups suivant une proie blessée. Au moment où elle serait le plus vulnérable et offrirait une moindre résistance, l'un d'entre eux se détacherait pour la mise à mort. Cependant, comme dans la nature, ce serait le mâle dominant qui l'emporterait.

L'ombre d'un sourire effleura la bouche durcie de Simon.

— Je suis très surpris, murmura-t-il. J'aurais cru qu'une dame dans une situation fâcheuse vous inspirerait de la compassion à vous autres gentlemen. Or, je découvre que vous caressez les espoirs vulgaires qu'on s'attendrait à trouver chez un individu de mon espèce.

Sans remarquer la lueur meurtrière qui s'était allumée dans les yeux sombres de Simon, Burdick ricana :

— Dame ou pas, il lui faudra choisir l'un d'entre nous quand ses ressources seront épuisées.

— Aucun d'entre vous ne compte la demander en mariage ?

— Seigneur Dieu, pourquoi l'épouser quand on pourra bientôt l'avoir pour un prix décent, répliqua Burdick, qui se passa la langue sur les lèvres avec gourmandise.

— Elle a peut-être trop d'honneur pour cela.

— J'en doute. Les belles femmes pauvres n'ont pas les moyens de se préoccuper d'honneur. D'ailleurs,

la rumeur prétend qu'elle accorde déjà ses faveurs à lord Hodgeham.

Bien que stupéfait, Simon conserva un visage impassible.

— Hodgeham ? Qu'est-ce qui justifie ces ragots ?

— Oh, on a vu la voiture de Hodgeham derrière la maison des Peyton à des heures indues ! Et, selon certains de leurs créanciers, il règle leurs factures de temps à autre.

Burdick se tut un instant, puis reprit en gloussant :

— Pour une nuit entre ces jolies cuisses, payer la note de l'épicier n'a rien d'exorbitant, vous ne trouvez pas ?

Simon fut saisi d'une envie féroce de lui arracher la tête en réponse. Il n'aurait su dire si c'était la vision d'Annabelle Peyton au lit avec ce porc de lord Hodgeham ou le plaisir narquois que Burdick prenait à répéter une calomnie certainement fausse qui faisait naître en lui une telle rage.

— Ce que je trouve, répondit-il d'une voix dandereusement calme, c'est que si vous devez salir la réputation d'une femme, vous avez intérêt à avoir des preuves irréfutables de ce que vous avancez.

— Que diable, une rumeur ne repose pas sur des preuves ! répliqua Burdick avec un clin d'œil. Et il ne faudra pas longtemps avant que la véritable personnalité de la dame n'apparaisse au grand jour. Hodgeham n'a pas les moyens de garder une jeune beauté comme elle. Avant longtemps, elle exigera plus qu'il ne peut lui offrir. Je parie qu'à la fin de la saison, elle jettera son dévolu sur celui qui aura les poches les plus profondes.

— Ce seront les miennes, lâcha Simon posément. Burdick cligna des yeux. Son sourire s'effaça.

— Qu'est-ce que...

— Je vous vois, vos pairs et vous, renifler sur ses talons depuis deux ans, reprit Simon, les yeux

étrécis. À présent, vous avez perdu toute chance avec elle.

— Que... qu'est-ce que vous voulez dire ? bégaya Burdick, visiblement indigné.

— Je veux dire que j'infligerai la pire des punitions, mentale, physique et financière, au premier qui osera pénétrer sur mon territoire. Et le prochain qui répète n'importe quelle rumeur infondée au sujet de Mlle Peyton se la verra enfoncée dans la gorge, avec mon poing par-dessus. Avertissez tous ceux que cela pourrait intéresser, conclut-il.

Sur ce, il tourna le dos à ce nabot de Burdick, qui en demeura bouche bée.

Une cousine plus âgée, qui jouait parfois le rôle de chaperon, raccompagna Annabelle jusqu'à la maison dont sa mère et elle occupaient le premier étage. Annabelle pénétra dans le vestibule désert, et s'arrêta net à la vue du chapeau posé sur la console en demi-lune adossée au mur. C'était un haut-de-forme gris orné d'un galon de satin bordeaux. Un chapeau reconnaissable entre tous, et qu'Annabelle n'avait vu que trop souvent, perché sur cette même table tel un serpent enroulé sur lui-même.

Une canne élégante, au pommeau orné d'un diamant, était appuyée contre la console. Annabelle éprouva l'envie irrésistible d'utiliser la canne pour écraser le chapeau – de préférence quand son propriétaire en serait coiffé. Elle se contenta de gravir les marches, le cœur lourd.

Elle atteignait le premier étage lorsqu'un gros homme apparut sur le palier. Au-dessus de son visage rouge et luisant, une mèche se dressait sur sa tête comme une crête de coq. Il la dévisagea avec un petit sourire suffisant.

— Bonsoir, lord Hodgeham, articula Annabelle avec raideur, ravalant la honte et la fureur qui lui nouaient sa gorge.

Hodgeham était l'une des rares personnes au monde qu'elle haïssait de toutes ses forces. Soi-disant ancien ami de son père, il passait épisodiquement,

mais jamais aux horaires de visite habituels. Il arrivait tard le soir et, contre toutes les règles de la bienséance, restait seul dans une chambre avec la mère d'Annabelle, Philippa. Dans les jours qui suivaient ses visites, Annabelle constatait que quelques-unes de leurs dettes les plus pressantes avaient été mystérieusement réglées. Et que sa mère se montrait anormalement nerveuse, irritable et peu loquace.

Il était presque impossible pour Annabelle d'imaginer que sa mère, si à cheval sur les principes, permettait à qui que ce soit d'user de son corps contre de l'argent. Pourtant, on ne pouvait tirer une autre conclusion de ces visites, ce qui l'emplissait de honte et d'une rage impuissante. Sa colère n'était pas dirigée uniquement contre sa mère. Mais aussi contre leur situation, et contre elle-même qui n'avait pas encore réussi à décrocher un mari. Il lui avait fallu longtemps pour se rendre compte que, si jolie et charmante fût-elle, et quel que fût l'intérêt qu'un gentleman semblait lui montrer, elle ne recevrait pas de demande en mariage.

Depuis son entrée dans le monde, elle avait été peu à peu forcée d'admettre que son rêve d'un prétendant séduisant et cultivé, qui tomberait amoureux d'elle et résoudrait tous ses problèmes, n'était qu'une chimère due à sa naïveté. Sa troisième saison, si décevante, n'avait fait que conforter cette découverte.

À présent que sa quatrième saison était bien avancée, la perspective peu réjouissante d'Annabelle-épouse-de-fermier apparaissait de plus en plus réelle.

L'expression indéchiffrable, Annabelle essaya de contourner Hodgeham sans mot dire. Quand il l'arrêta en Dosant sa grosse main sur son bras, elle éprouva une telle répulsion qu'elle s'écarta vivement, et faillit perdre l'équilibre.

— Ne me touchez pas ! siffla-t-elle en le foudroyant du regard.

Souriant jusqu'aux oreilles, il posa la main sur le haut de la rampe pour empêcher Annabelle d'accéder au palier.

— Si peu hospitalière, murmura-t-il. Après tous les services que j'ai rendus à votre famille...

— Vous ne nous avez rendu aucun service !

— Sans ma générosité, il y a longtemps que vous seriez à la rue.

— Êtes-vous en train de suggérer que je vous dois une quelconque reconnaissance ? demanda Annabelle d'un ton méprisant. Vous n'êtes qu'un immonde charognard.

— Je n'ai rien pris qui ne m'ait été librement offert, répliqua Hodgeham en effleurant de ses doigts moites le menton d'Annabelle, qui recula de dégoût. Pour être franc, la conquête a manqué de piquant. Votre mère est trop docile à mon goût.

Comme il se penchait vers elle, Annabelle ravala un haut-le-cœur tant l'odeur de son corps – un mélange de sueur rance et d'eau de Cologne – était répugnante.

— Peut-être que la prochaine fois, c'est vous que j'essaierai, murmura-t-il.

Sans doute s'attendait-il qu'elle fonde en larmes, rougisse ou le supplie. Mais elle se contenta de le fixer d'un regard froid.

— Espèce de vieil imbécile vaniteux, si je devais devenir la maîtresse de quelqu'un, vous ne croyez pas que je pourrais trouver mieux que vous ?

Hodgeham grimaça un sourire, quoique au prix d'un effort visible qui ravit Annabelle.

— Il n'est pas sage de votre part de vous faire un ennemi de moi. Quelques paroles bien placées, et je pourrais détruire la réputation de votre famille sans espoir de rachat. Si j'étais à votre place,

continua-t-il en la parcourant d'un regard hautain, je ne me montrerais pas aussi dédaigneuse, avec mes oripeaux et mes bijoux en verroterie.

Annabelle rougit et repoussa brutalement sa main comme il essayait de lui palper les seins. Pétrifiée, elle attendit qu'il ait descendu l'escalier et refermé la porte d'entrée avant de dévaler les marches et de tourner la clef dans la serrure. Pantelante d'angoisse et d'indignation, elle appuya les mains et le front contre la lourde porte de chêne.

— C'en est assez, chuchota-t-elle, tremblant de fureur.

Il n'y aurait plus de Hodgeham, plus de factures impayées... Ils avaient assez souffert. Il lui fallait trouver un époux sur-le-champ. Elle se ferait inviter dans le Hampshire, choisirait le meilleur parti et mettrait un terme à cette situation. Et à défaut...

Elle laissa ses mains glisser lentement le long du battant. À défaut de parvenir à se faire épouser, elle devrait se résoudre à accepter le statut de maîtresse. Si aucun homme ne semblait disposé à faire d'elle sa femme, ils étaient nombreux, elle le savait, à n'attendre qu'un mot d'elle pour lui assurer une vie dans le péché. Si elle se montrait habile, elle pourrait gagner une fortune. Mais à la pensée de n'être plus jamais reçue dans la bonne société, elle ne put s'empêcher de frémir. Elle serait méprisée, ostracisée, et appréciée uniquement pour ses talents au lit.

L'alternative, une vie de pauvreté vertueuse comme couturière, blanchisseuse ou gouvernante, était pourtant infiniment plus périlleuse. En effet, une jeune femme dans cette situation était à la merci de n'importe qui. Et son salaire ne serait pas suffisant pour entretenir sa mère et Jeremy, qui, lui aussi, serait obligé de se placer chez quelqu'un. Aucun des trois, semblait-il, ne pouvait se permettre

qu'elle se comporte selon des critères moraux. Ils vivaient dans un château de cartes qui risquait de s'écrouler au premier frôlement.

Le lendemain matin, Annabelle était assise à la table du petit déjeuner. D'un geste machinal, elle caressait du pouce une minuscule ébréchure au bord de sa tasse à présent vide, et ne leva pas les yeux lorsque sa mère entra dans la pièce.

— Du thé ? proposa-t-elle d'un ton neutre.

Philippa acquiesça, et la prévint :

— Je ne prends plus de sucre. À présent, je le préfère sans.

Le jour où sa mère cesserait d'aimer le sucre, on servirait de l'eau glacée en enfer.

— Nous pouvons encore nous permettre d'acheter du sucre, répliqua Annabelle.

Elle fit glisser la tasse vers sa mère et la regarda enfin. Comme elle s'y attendait, celle-ci paraissait défaite et hagarde, et son visage était marqué par l'amertume et la honte. Il fut un temps où Annabelle aurait jugé inconcevable que sa mère, si vive et pleine d'entrain – la plus ravissante de toutes les mères, en vérité –, puisse un jour arborer une telle expression. Tandis qu'elle contemplait son visage crispé, elle devina que le sien reflétait une lassitude presque identique, et que sa bouche trahissait un même désenchantement.

— Comment était le bal ? s'enquit Philippa après avoir bu une gorgée du thé brûlant.

— Un désastre, comme d'habitude, répondit Annabelle, qui atténua la franchise de sa réponse en ajoutant avec un rire délibérément léger : Le seul homme qui m'ait invitée à danser était M. Hunt.

— Juste ciel ! souffla Philippa. Et tu as accepté ?

— Bien sûr que non ! Cela n'aurait servi à rien. Quand il me regarde, il est évident qu'il pense à tout sauf au mariage.

— Même des hommes comme M. Hunt finissent par se marier, fit remarquer Philippa. Et tu ferais une épouse idéale pour lui... Tu pourrais peut-être l'influencer en bien, et faciliter son ascension au sein de la bonne société...

— Sapristi, maman, on dirait que vous m'encouragez à accepter ses attentions.

— Non... Pas si tu trouves vraiment M. Hunt déplaisant. Toutefois, si tu parvenais à le dégrossir, nous nous en trouverions tous certainement très...

— Il n'est pas du bois dont on fait les époux, tout le monde le sait. Je pourrais employer tous les moyens à ma disposition qu'il ne me ferait jamais une proposition honnête.

Philippa détourna les yeux, et Annabelle devina que le sujet qui allait suivre avait un lien déplaisant avec le précédent.

— Nous n'aurons pas les moyens de laisser Jeremy à l'école le semestre prochain. Je n'ai pas payé les domestiques depuis deux mois, et il y a des factures...

— Je sais tout cela, coupa Annabelle, que l'irritation fit rougir. Je trouverai un mari, maman. Très bientôt. Que diriez-vous d'une petite excursion dans le Hampshire ? enchaîna-t-elle avec un sourire forcé. Lord Westcliff organise un séjour à la campagne pour marquer la fin de la saison.

Le regard soudain plus animé, Philippa s'étonna :

— J'ignorais que nous avions reçu une invitation du comte.

— Nous n'en avons pas reçu. Pas encore... Mais cela ne saurait tarder, et j'ai le pressentiment que de bonnes choses nous attendent dans le Hampshire.

Deux jours avant qu'Annabelle et sa mère partent pour le Hampshire, on leur livra une montagne de boîtes et de paquets. Les ouvrant avec précaution, Annabelle découvrit au moins une demi-douzaine de robes neuves, en taffetas de soie ou en mousseline de couleur vive, ainsi que les jaquettes assorties, doublées de peau de chamois. Il y avait aussi une robe de bal en soie ivoire et dentelle de Bruges, et des gants, des châles, des foulards, des chapeaux, tous d'une telle beauté qu'Annabelle en eut les larmes aux yeux. Les robes et leurs accessoires avaient dû coûter une fortune. Une bagatelle, sans doute, pour les Bowman, mais, pour Annabelle, c'était un cadeau bouleversant.

Se saisissant du billet qui accompagnait les paquets, elle en brisa le cachet de cire et parcourut les lignes griffonnées d'une plume résolue.

De la part de tes fées marraines, autrement connues sous les noms de Lillian et de Daisy. Que la chasse dans le Hampshire soit couronnée de succès !

P.-S. : Ton courage ne t'a pas abandonnée, au moins ?

Annabelle répondit :

*Chères fées marraines,
Le courage est la seule chose qu'il me reste. Merci infiniment pour les robes. Je suis extatique... Pouvoir*

enfin porter à nouveau de jolis vêtements ! C'est l'un de mes nombreux défauts, d'aimer autant les belles choses.

Votre fidèle Annabelle

P.-S. : Je renvoie les chaussures, néanmoins, car elles sont trop petites. Moi qui ai toujours entendu dire que les Américaines avaient de grands pieds !

Chère Annabelle,

Est-ce un défaut que d'aimer les jolies choses ? Ce doit être une notion anglaise, car nous sommes certaines qu'elle n'a jamais eu cours à Manhattanville. À cause de ta remarque sur les pieds, nous avons décidé de t'apprendre à jouer au Rounders dans le Hampshire. Tu vas adorer frapper une balle à grands coups de batte. Il n'y a rien d'aussi satisfaisant.

Chères Lillian et Daisy,

Je ne consentirai à jouer au Rounders que si vous parvenez à persuader Évangeline de se joindre à nous, ce dont je doute fortement. Et même si je ne peux me prononcer avant d'avoir essayé, j'imagine qu'il existe un certain nombre de choses plus satisfaisantes que de frapper des balles avec des bâtons. Comme trouver un mari, par exemple...

Au fait, que porte-t-on pour jouer au Rounders ? Une tenue de promenade ?

Chère Annabelle,

Nous jouons en culottes, bien sûr. On ne peut pas courir correctement avec des jupes.

*Chères Lillian et Daisy,
Quand vous parlez de « culottes », serait-ce à des
dessous que vous faites allusion ? Vous ne suggérez
quand même pas que nous allons batifoler dehors en
dessous, tels des enfants sauvages ?*

*Chère Annabelle,
Il s'agit de dessous, si. Et Évangeline a dit oui.*

*Chère Évangeline,
Je n'en ai pas cru mes yeux quand les sœurs
Bowman m'ont écrit que tu avais accepté de jouer
au Rounders en culottes. Est-ce vrai ? J'espère que
tu vas nier, parce que j'ai fait dépendre mon consen-
tement du tien.*

*Chère Annabelle,
Je veux croire que fréquenter les Bowman m'aidera
à me libérer de ma timidité. Le Rounders-en-culottes
me semble une bonne manière de commencer. T'ai-je
choquée ? Je n'ai jamais choqué personne aupara-
vant, pas même moi ! J'espère que tu es impression-
née par ma bonne volonté.*

*Chère Évangeline,
Impressionnée, amusée et un peu inquiète du
pétrin dans lequel ces Bowman risquent de nous
mettre. Peux-tu me dire où nous allons trouver un
endroit pour jouer au Rounders-en-culottes sans être
vues ? Oui, je suis vraiment très choquée, espèce de
petite coquine !*

Chère Annabelle,

Je commence à penser qu'il existe deux sortes de personnes : celles qui choisissent d'être les maîtresses de leur destin, et celles qui attendent sur une chaise pendant que les autres dansent. Je préférerais appartenir à la première catégorie plutôt qu'à la seconde. Quant à savoir où et quand le jeu de Rounders aura lieu, je laisse volontiers ce genre de détails aux Bowman.

Avec toute mon affection,

Évangeline la coquine

Durant l'échange frénétique de billets, Annabelle redécouvrit le plaisir immense, et presque oublié, d'avoir des amies. Quand ses anciennes compagnes étaient entrées dans le temple sacré du mariage, elle s'était retrouvée à la porte. Son célibat prolongé, pour ne rien dire de son manque d'argent, avait créé un fossé que l'amitié semblait incapable de combler. Ces dernières années, elle était devenue de plus en plus indépendante, et s'était même efforcée d'éviter la compagnie des jeunes filles avec lesquelles elle avait un jour discuté, pouffé de rire et partagé des secrets.

Et voilà que d'un seul coup elle s'était fait trois amies avec qui elle avait un point commun en dépit de leurs origines radicalement différentes. Toutes quatre partageaient les mêmes espoirs, les mêmes rêves, les mêmes craintes... et n'étaient que trop habituées à voir passer devant elles des hommes en quête d'une partenaire plus prometteuse. Les laissées-pour-compte n'avaient rien à perdre en s'entraïdant, et tout à gagner.

— Annabelle, fit la voix de sa mère depuis le seuil de sa chambre, j'ai une question à te poser, et je veux que tu me répondes honnêtement.

Annabelle, qui rangeait avec soin des boîtes de gants dans une malle, leva les yeux. Un intense sentiment de culpabilité l'étreignit quand elle vit le beau visage de Philippa rongé par l'inquiétude. Dieu qu'elle en avait assez de toute cette culpabilité, celle de sa mère comme la sienne ! Le sacrifice que celle-ci avait consenti en couchant avec lord Hodgeham lui inspirait de la pitié et du chagrin. Toutefois, quelque part dans un recoin de son esprit, une pensée inconvenante la taraudait : quitte à faire une chose pareille, pourquoi Philippa ne s'était-elle pas établie comme une véritable maîtresse, au lieu de se contenter des misérables dédommagements d'un Hodgeham ?

— D'où viennent ces vêtements ? demanda Philippa, pâle mais résolue, en fixant sa fille droit dans les yeux.

Annabelle fronça les sourcils.

— Je vous l'ai dit... de Lillian Bowman. Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Tu es sûre qu'ils ne viennent pas d'un homme ? De M. Hunt, peut-être ?

Annabelle en resta un instant bouche bée.

— En fait, vous me demandez si je... avec *lui* ? Au nom du ciel, maman ! Même si j'en avais eu envie, je n'aurais pas eu la moindre occasion. Comment diable une telle idée a-t-elle pu vous venir ?

Sa mère soutint son regard sans ciller.

— Tu as fait allusion à M. Hunt assez souvent, cette saison. Bien plus qu'à n'importe quel autre gentleman. Et ces robes sont de toute évidence coûteuses...

— Elles ne viennent pas de lui, déclara Annabelle d'un ton ferme.

Peu accoutumée à ce qu'on la considère d'un œil soupçonneux, elle s'empara d'un chapeau qu'elle coiffa en lui donnant un angle impertinent.

La maîtresse de Simon Hunt...

Se tournant vers le miroir, elle remarqua son expression curieusement figée. Sa mère avait raison, sans doute ; elle avait fait allusion à Hunt assez souvent, ces derniers temps. Il y avait quelque chose en lui qui faisait que son image s'attardait dans son esprit longtemps après leurs rencontres. Aucun autre homme de sa connaissance n'était aussi scandaleusement viril que Hunt, ni ne s'était intéressé aussi ouvertement à elle. Et voilà qu'elle se surprenait, dans les dernières semaines d'une saison ratée, à envisager des choses auxquelles nulle jeune fille convenable n'était censée songer. Elle savait qu'elle n'aurait pas beaucoup d'efforts à fournir pour devenir la maîtresse de Hunt. Tous ses ennuis ne seraient alors plus qu'un vieux souvenir. Il était fort riche, et réglerait les dettes de sa famille en plus de lui offrir de beaux vêtements, des bijoux, une voiture personnelle, sa propre maison... tout cela si elle acceptait de coucher avec lui.

À cette pensée, une onde brûlante la traversa. Elle essaya de s'imaginer au lit avec Simon Hunt – les choses qu'il pourrait exiger d'elle, ses mains sur son corps, sa bouche...

Rougissant furieusement, elle chassa cette image en hâte et se mit à tripoter les roses en soie qui ornaient son chapeau. Si elle devenait la maîtresse de Simon Hunt, il la posséderait complètement, au lit comme hors du lit, et la pensée d'être entièrement à sa merci était épouvantable. Une petite voix moqueuse lui susurra alors : « L'honneur est-il si important pour toi ? Plus important que le bien-être de ta famille ? Ou même que ta propre survie ? »

« Oui, songea-t-elle, les yeux fixés sur son reflet. À cet instant précis, il l'est. »

Elle ne pouvait répondre pour plus tard. Mais tant qu'il resterait ne serait-ce qu'un vestige d'espoir, elle se battrait pour conserver sa dignité.

Avec ses escarpements spectaculaires, ses profondes vallées verdoyantes, ses rivières à truites, le Hampshire offrait quantité d'activités physiques. Le domaine du comte de Westcliff, Stony Cross Park, était serti, tel un joyau, dans une vallée fertile, au bord d'une rivière qui serpentait parmi des hectares de bois. Il semblait y avoir des invités en permanence, car Westcliff était un hôte accompli en même temps qu'un chasseur passionné.

Apparemment, lord Westcliff n'usurpait pas sa réputation d'homme d'honneur et de principes. Il n'était pas du genre à être compromis dans un scandale, et ne semblait pas avoir beaucoup d'indulgence pour les intrigues et la moralité flottante de la bonne société londonienne. Il passait le plus clair de son temps à la campagne, à s'occuper de son domaine, ne se rendant à Londres que lorsque ses affaires l'exigeaient ou qu'un problème politique requérait sa présence.

C'était lors d'un de ces voyages qu'Annabelle avait fait la connaissance du comte, au cours d'une soirée où on les avait présentés l'un à l'autre. Même s'il n'était pas beau à proprement parler, Westcliff n'était pas dépourvu de séduction. De taille moyenne, il possédait la silhouette athlétique d'un homme rompu aux exercices de plein air, et il émanait de lui une virilité incontestable. Si l'on

ajoutait à cela une immense fortune personnelle et un comté parmi les plus anciens du royaume, il apparaissait comme l'un des partis les plus intéressants d'Angleterre.

Naturellement, Annabelle n'avait pas attendu une deuxième rencontre pour commencer à flirter avec lui. Cependant, Westcliff était immunisé contre ce genre d'entreprises et l'avait immédiatement classée dans la catégorie des chasseuses de mari – ce qui l'avait mortifiée, même si c'était la vérité.

Depuis cette rebuffade, Annabelle s'efforçait de l'éviter. Mais elle aimait bien sa sœur cadette, lady Olivia, une jeune fille au cœur tendre qu'un scandale avait salie par le passé. C'était grâce à elle qu'Évangeline et Annabelle avaient été invitées à Stony Cross Park. Durant les trois semaines à venir, les proies de toutes sortes, à quatre pattes comme à deux jambes, allaient subir un siège en règle.

— Milady ! s'écria Annabelle comme lady Olivia s'approchait pour les accueillir. Que c'est gentil de votre part de nous avoir invitées. Londres était étouffant, et la fraîcheur du Hampshire est exactement ce dont nous avons besoin.

Lady Olivia sourit. Bien que petite et dotée de traits quelconques, elle irradiait tellement de bonheur qu'elle semblait ravissante en cet instant. Selon Lillian, lady Olivia était fiancée à un milliardaire américain. Lorsque Annabelle lui avait demandé dans sa dernière lettre s'il s'agissait d'un mariage d'amour, Lillian avait répondu que oui, d'après la rumeur, mais elle avait ajouté, non sans ironie : *Mon père prétend que l'alliance entre les deux familles sera certainement à l'avantage financier de lord Westcliff, et que c'est la raison pour laquelle le comte a donné son accord.* Aux yeux de ce dernier, les sentiments arrivaient loin derrière les considérations pratiques.

Lady Olivia prit les mains d'Annabelle entre les siennes et répliqua en riant :

— Et vous êtes précisément ce dont *nous* avons besoin ! Le manoir est littéralement assiégé par des mâles en quête d'exercice physique. J'ai averti le comte que nous devons impérativement inviter quelques femmes pour que l'atmosphère demeure raisonnablement civilisée. Laissez-moi vous accompagner jusqu'à votre chambre.

Relevant les jupes de sa nouvelle robe de mousseline rose pâle, Annabelle pénétra dans le hall en compagnie d'Olivia.

— Comment va lord Westcliff ? s'enquit-elle, alors qu'elles commençaient à gravir le splendide escalier en fer à cheval.

— Mon frère se porte comme un charme, mais je crains que la préparation de mon mariage ne le rende fou. Il insiste pour surveiller jusqu'aux moindres détails.

— La preuve de son affection pour vous, j'en suis certaine, commenta Philippa.

Lady Olivia eut un petit rire ironique.

— Plutôt la preuve de son besoin de tout contrôler. Il ne sera pas aisé de lui dénicher une épouse capable de lui tenir tête, j'en ai peur.

Surprenant le coup d'œil éloquent de sa mère, Annabelle secoua imperceptiblement la tête. La laisser cultiver quelque espoir de ce côté-là était inutile. Toutefois...

— Il se trouve que je connais une jeune fille non dépourvue de volonté, et charmante de surcroît. C'est une Américaine, en fait.

— Faites-vous allusion à l'une des sœurs Bowman ? Je n'ai pas encore fait leur connaissance, bien que leur père ait déjà séjourné à Stony Cross.

— Les deux sœurs sont absolument délicieuses, assura Annabelle.

— Merveilleux ! s'exclama lady Olivia. Tout espoir n'est donc pas perdu pour mon frère.

Arrivées au premier étage, elles s'arrêtèrent un instant pour observer les gens qui se pressaient dans le vestibule, en contrebas.

— J'ai bien peur qu'il n'y ait pas autant de célibataires qu'on pourrait le souhaiter, fit remarquer lady Olivia. Il y en a néanmoins quelques-uns... Lord Kendall, par exemple. À l'occasion, je vous le présenterai, si vous le voulez.

— Je vous remercie, j'en serai vraiment ravie.

— Malheureusement, il est assez réservé, je crois. Étant donné votre vivacité, il se peut qu'il ne vous plaise pas.

— N'en croyez rien, se hâta d'assurer Annabelle. Les hommes qui montrent une réserve pleine de dignité sont beaucoup plus plaisants que ceux qui ne cessent de plastronner et de se vanter.

« Comme Simon Hunt, dont la haute opinion qu'il a de lui-même est si évidente », ajouta-t-elle à part soi.

Avant qu'elle puisse répondre, le regard de lady Olivia fut attiré par celui d'un grand jeune homme blond, qui se tenait dans le hall. À son allure désinvolte, l'épaule appuyée contre une colonne et les mains enfoncées dans les poches, Annabelle devina qu'il était américain. Ce que confirmèrent son sourire un peu insolent et la décontraction avec laquelle il portait ses vêtements élégants. De plus, lady Olivia rougit et parut manquer d'air.

— Veuillez me pardonner, je... Mon fiancé... Je crois qu'il a quelque chose à me demander...

L'air ailleurs, elle s'éloigna en précisant pardessus son épaule que leur chambre était la cinquième sur la droite. Aussitôt, une femme de chambre apparut, et Annabelle poussa un soupir.

— La compétition pour lord Kendall s'annonce impitoyable, s'inquiéta-t-elle à voix haute. J'espère qu'il n'est pas déjà pris.

— Il ne peut pas être le seul célibataire, fit remarquer Philippa. N'oublions pas lord Westcliff.

— Abandonnez tout espoir en ce qui le concerne, l'avertit Annabelle d'un ton désabusé. Le comte n'a pas semblé particulièrement séduit lors de notre rencontre.

— Une grave erreur de jugement de sa part, répliqua sa mère, indignée.

Annabelle sourit et serra doucement sa main gantée.

— Merci, maman. Mais j'ai intérêt à viser une cible beaucoup plus facile à atteindre.

Parmi les invités qui continuaient d'arriver, certains se rendaient directement dans leur chambre pour s'y rafraîchir, et éventuellement faire une sieste en prévision du dîner et des danses qui lui succéderaient. Les dames avides de potins se rassemblaient dans le salon et la salle de jeu, tandis que certains messieurs jouaient au billard ou fumaient dans la bibliothèque. Quand la domestique eut fini de déballer leurs vêtements, Philippa décida de se reposer un peu. Quoique petite, leur chambre était néanmoins charmante, avec son papier peint à fleurs et ses fenêtres encadrées de rideaux de soie bleu pâle.

Trop excitée pour dormir, et n'osant déranger Évangeline et les Bowman, qui étaient sans doute arrivées, mais souhaitaient peut-être se remettre de la fatigue du voyage, Annabelle décida d'explorer les alentours du manoir. La journée était belle et ensoleillée, et elle avait besoin de bouger après le long trajet en voiture. Elle se changea rapidement, puis se glissa dehors par une porte de service.

L'atmosphère de Stony Cross Park avait quelque chose de magique. Alors que les bois environnants

étaient aussi denses qu'une forêt vierge, le jardin, qui s'étendait sur plusieurs hectares, était d'une grande diversité, alternant haies taillées au cordeau, bosquets, clairière, étangs et fontaines.

En proie à un optimisme soudain, Annabelle inspira une grande goulée d'air pur et entreprit de longer les jardins en terrasses. Elle emprunta ensuite une allée de gravier bordée de plates-bandes de géraniums et de pavots qui la mena jusqu'à un verger de poiriers auxquels des décennies de taille avaient donné des formes étranges.

Un peu plus loin, un tunnel de bouleaux argentés rejoignait des sous-bois qui paraissaient se fondre dans la forêt alentour. Le sentier se terminait devant un parterre circulaire au milieu duquel était dressée une table de pierre. En s'approchant, Annabelle vit les restes de deux bougies posées directement sur la pierre. Elle ne put réprimer un sourire nostalgique ; le lieu constituait en effet un décor idéal pour un rendez-vous romantique.

Peu sensibles à l'atmosphère bucolique qui imprégnait l'endroit, cinq canards traversèrent en file indienne le parterre en direction d'un bassin surélevé, de l'autre côté du jardin. Ils étaient visiblement habitués aux nombreux visiteurs de Stony Cross Park, car ils ne prêtèrent aucune attention à Annabelle. Ils cancanèrent avec un tel entrain et se dandinaient si comiquement qu'elle ne put s'empêcher de rire.

Elle riait encore lorsqu'elle entendit crisser le gravier sous un pas lourd. C'était un homme qui revenait de toute évidence d'une promenade dans la forêt. Quand il leva la tête, interdit, son regard sombre croisa le sien.

Annabelle se figea.

Il s'agissait de Simon Hunt !

Le choc de le voir ici, à Stony Cross, la laissa sans voix. Elle l'avait toujours associé à la vie urbaine, ne l'ayant jamais rencontré ailleurs que dans des soirées, en cravate et chemise empesées. Cependant, dans cet environnement naturel, baigné de lumière, il semblait tout autre. Sa carrure imposante, si peu compatible avec la coupe étroite des tenues de soirée, paraissait parfaitement adaptée à la rude étoffe de sa veste de chasse et à la chemise toute simple ouverte au col. Il avait la peau hâlée, et le soleil allumait des reflets chauds dans ses cheveux non pas bruns, comme elle le croyait, mais d'un châtain profond. Dans son visage ciselé par la lumière vive, seule la courbe de ses cils sombres et de sa lèvre inférieure apportait une touche de douceur.

Aussi stupéfaits l'un que l'autre, ils se dévisagèrent en silence, comme si quelqu'un avait posé une question à laquelle aucun d'eux ne savait répondre.

L'instant s'étira inconfortablement jusqu'à ce que Simon Hunt déclare finalement :

— C'était un bien joli son...

Annabelle lutta pour recouvrer l'usage de la parole.

— Quoi donc ?

— Votre rire.

Elle ressentit un petit pincement au niveau du plexus, qui n'était ni de douleur ni de plaisir. Spontanément, elle posa la main à l'endroit de cet élancement inconnu. Le regard de Hunt glissa sur sa main avant de revenir lentement à son visage, puis il s'approcha de la table en pierre.

— Je ne m'attendais pas à vous voir à Stony Cross, avoua-t-il, sans cesser de la contempler avec une attention qui la déconcerta. C'est pourtant logique, pour une femme dans votre situation.

Annabelle plissa les yeux.

— Dans ma situation ?

— Essayant d'attraper un mari, précisa-t-il.

— Je n'essaie pas « d'attraper » qui que ce soit, monsieur Hunt, rétorqua-t-elle avec un regard hautain.

— Lançant l'hameçon, continua-t-il, ferrant une victime sans méfiance et la ramenant sur le pont, la bouche béante.

Annabelle pinça les lèvres.

— Tranquillisez-vous, monsieur Hunt, je n'ai pas l'intention de vous priver de votre précieuse liberté. Vous êtes le tout dernier sur ma liste.

— Quelle liste ?

Hunt l'observa durant le silence tendu qui s'ensuivit.

— Ah. Vous avez vraiment établi une liste des maris potentiels ? reprit-il, une lueur amusée dans les yeux. C'est un soulagement d'apprendre que je ne suis pas dans la course, car je suis résolu à éviter le mariage à tout prix. Mais la curiosité me dévore... Qui est en haut de la liste ?

Annabelle ne répondit. Tout en se maudissant de céder à la tentation, elle ne put s'empêcher de tendre la main vers l'un des bouts de chandelle pour en gratter le bord avec l'ongle.

— Westcliff, probablement, fit Hunt.

Tout en s'asseyant à demi sur la table, Annabelle émit un grommèlement méprisant.

— Certainement pas. Je n'épouserai pas le comte même s'il me suppliait à genoux.

Ce mensonge éhonté arracha un éclat de rire à Hunt.

— Un lord de cette lignée, avec sa fortune ? Vous ne reculerez devant rien pour l'avoir.

Désinvolte, il s'assit de l'autre côté de la table. Annabelle prit sur elle pour ne pas reculer. En général, une conversation entre un gentleman et une dame obéissait à la règle implicite selon laquelle il ne ferait rien qui soit susceptible de l'embarrasser...

Mais avec Simon Hunt, il n'existait aucune garantie de ce genre.

— Pourquoi êtes-vous ici ? voulut-elle savoir.

— Je suis un ami de Westcliff.

Annabelle était incapable d'imaginer le comte ayant pour ami un homme comme Hunt.

— Pourquoi vous fréquenterait-il ? Et n'essayez pas de prétendre que vous avez quelque chose en commun avec lui. Vous êtes aussi différents l'un de l'autre que la craie et le fromage.

— Il se trouve pourtant que le comte et moi avons des intérêts communs. Nous aimons chasser, et nous partageons un nombre remarquable de convictions politiques. Contrairement à la plupart de ses pairs, Westcliff refuse de se laisser enchaîner par les principes de la vie aristocratique.

— Seigneur, vous semblez considérer l'appartenance à la noblesse comme l'équivalent d'un emprisonnement, railla Annabelle.

— C'est le cas, effectivement.

— Dans ce cas, j'ai hâte de m'incarcérer moi-même et de jeter les clefs.

Cela fit rire Hunt.

— Vous feriez probablement une épouse d'aristocrate convenable.

Son ton étant loin d'être flatteur, Annabelle se renfrogna.

— Si vous les aimez si peu, je me demande pourquoi vous passez autant de temps avec eux, répliqua-t-elle.

— Ils ont leur utilité, admit-il, une lueur espiègle dans le regard. Et je n'ai pas dit que je ne les aimais pas. Je n'ai simplement aucun désir d'être l'un d'entre eux. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, l'aristocratie – ou du moins son mode de vie – est en train de disparaître.

Annabelle ouvrit de grands yeux, véritablement choquée par ces propos.

— Que voulez-vous dire ?

— La plupart des propriétaires terriens perdent leur fortune, qui ne cesse d'être morcelée pour entretenir des familles toujours plus nombreuses... Et puis, il y a la transformation de l'économie à laquelle il faut faire face. Le règne du grand propriétaire terrien touche à sa fin. Seuls les hommes comme Westcliff, ouverts aux nouvelles techniques, survivront au changement.

— Avec votre inestimable assistance, bien sûr, commenta Annabelle.

— C'est exact, répondit Hunt avec une telle satisfaction qu'elle ne put s'empêcher de rire.

— Avez-vous jamais songé à feindre l'humilité, monsieur Hunt ? Ne serait-ce qu'au nom de la politesse ?

— Je ne crois pas à la fausse modestie.

— Pourtant, les gens vous en aimeraient peut-être davantage.

— Vous aussi ?

Elle planta les ongles dans la cire molle et jeta un regard furtif à Hunt pour mesurer le degré de moquerie dans ses yeux. Elle fut abasourdie de ne pas en trouver trace. Il semblait sincèrement intéressé par sa réponse. Comme il la dévisageait avec insistance, elle sentit, consternée, le rouge lui monter au visage. Elle ne se sentait pas du tout à l'aise dans cette situation, seule avec Simon Hunt qui s'inclinait vers elle tel un pirate nonchalant et indiscret. Son regard tomba sur sa grande main bronzée posée à plat sur la table ; ses ongles étaient coupés si court qu'on distinguait à peine le crois-sant blanc.

— « Aimer » serait aller un peu loin, répondit Annabelle en s'obligeant à lâcher le bout de chandelle.

Plus elle essayait de contrôler son rougissement, plus il s'intensifiait, jusqu'à gagner la racine de ses cheveux.

— Je suppose que votre compagnie me serait moins pénible si vous tentiez de vous conduire en gentleman.

— Par exemple ?

— Pour commencer... le... le plaisir que vous prenez à corriger les gens.

— L'honnêteté n'est-elle pas une vertu ?

— Si... mais elle ne rend pas forcément la conversation agréable !

Il laissa échapper un rire bas, qu'elle décida d'ignorer.

— Et la manière dont vous parlez si ouvertement d'argent est vulgaire, surtout aux yeux des classes supérieures. Les gens bien élevés prétendent ne pas se préoccuper d'argent, de la manière d'en gagner ou de l'investir, ni d'aucune de ces choses dont vous aimez discuter.

— Je n'ai jamais compris pourquoi on considérerait avec un tel dédain la quête enthousiaste de la richesse.

— Peut-être parce qu'une telle quête s'accompagne de tant de vices... cupidité, égoïsme, duplicité...

— Des défauts que je n'ai pas.

Annabelle haussa les sourcils.

— Vraiment ?

Souriant, Hunt secoua lentement la tête.

— Si j'étais cupide et égoïste, je garderais pour moi la plus grande partie de mes bénéfices. Or, mes associés pourront vous dire qu'ils ont été coquettement récompensés de leurs investissements. Et mes employés sont bien payés, de l'avis de tout le monde. Quant à être hypocrite... Je crois qu'il est assez évident que j'ai le problème inverse : je dis la

vérité, ce qui est pratiquement impardonnable dans une société civilisée.

Sans trop savoir pourquoi, Annabelle ne put s'empêcher de lui rendre son sourire. Puis elle s'écarta de la table, lissa ses jupes du plat de la main.

— Je ne vais pas gaspiller plus de temps à vous enseigner la manière d'être poli quand il est manifeste que vous ne souhaitez pas l'être.

— Vous n'avez pas gaspillé votre temps, assurait-il en contournant la table pour la rejoindre. Je vais réfléchir sérieusement à la façon de changer ma façon d'être.

— Ne vous donnez pas cette peine, répliqua-t-elle sans cesser de sourire. J'ai bien peur que vous ne soyez une cause perdue. À présent, si vous voulez bien m'excuser, je vais continuer ma promenade dans le jardin. Je vous souhaite un bon après-midi, monsieur Hunt.

— Laissez-moi vous accompagner, dit-il doucement. Vous pourrez continuer à me sermonner. Je vous promets même d'écouter.

Elle fronça le nez avec impertinence.

— Non, vous n'écoutez pas.

Elle reprit l'allée de gravier, consciente du regard dont il l'accompagna jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans le verger.

Juste avant le dîner, Annabelle, Lillian et Daisy se retrouvèrent dans la salle de réception du rez-de-chaussée, une vaste pièce, garnie de chaises et de tables en abondance, où la plupart des invités avaient choisi de se rassembler.

— J'aurais dû deviner que cette robe t'irait cent fois mieux qu'à moi ! s'écria Lillian joyeusement en étreignant Annabelle avant de la tenir à bout de bras pour l'examiner. Franchement, c'est une torture d'avoir pour amie quelqu'un d'aussi ravissant.

Annabelle portait une autre de ses nouvelles robes – en satin jaune, dont la jupe de tulle était retenue à intervalles réguliers par de minuscules bouquets de violettes en soie. Ses cheveux étaient attachés en un chignon aux torsades complexes.

— J'ai de nombreux défauts, signala-t-elle à Lillian avec un sourire.

— Vraiment ? Lesquels ?

— Je ne vais quand même pas les avouer si tu ne les as pas encore remarqués.

— Lillian parle de ses défauts à tout le monde, intervint Daisy, dont les yeux bruns pétillaient. Elle en est *fière*.

— J'ai un caractère épouvantable, reconnu sa sœur d'un air suffisant. Et je jure comme un marin.

— Qui t'a appris ? s'étonna Annabelle.

— Ma grand-mère. Elle était lavandière. Et mon grand-père était le fabricant de savon chez lequel elle s'approvisionnait. Comme elle travaillait près des docks, la plupart de ses clients étaient des marins et des débardeurs, qui lui ont appris des mots si vulgaires que les rubans de tes cheveux friserait s'ils les entendaient.

Annabelle se retint pour ne pas éclater de rire. Elle était conquise par l'esprit frondeur des deux sœurs, si différentes de tout ce qu'elle avait connu jusqu'alors. Malheureusement, il était difficile d'imaginer l'une ou l'autre heureuse en femme d'aristocrate. La plupart de ces messieurs souhaitaient une épouse digne, sereine et effacée, qui n'aurait pour ambition que de faire de son mari l'unique objet de son attention admirative. Et pourtant, Annabelle appréciait tant la compagnie des Bowman qu'elle aurait trouvé dommage de les voir réprimer cette audace innocente qui les rendait si attachantes.

Elle aperçut Évangeline, qui pénétrait dans la pièce avec la réticence d'une souris face à une portée de chats. Ses traits se détendirent cependant dès qu'elle repéra ses amies. Après avoir murmuré quelques mots à sa tante – une femme à l'air revêche –, elle se dirigea vers elles avec un sourire.

— Évangeline ! s'écria Daisy en esquissant un mouvement pour courir à sa rencontre.

Annabelle la rattrapa par le bras et lui chuchota à l'oreille :

— Attends ! Si tu attires l'attention sur Évangeline, elle risque de s'évanouir d'embarras.

Nullement décontenancée, Daisy lui adressa un grand sourire.

— Tu as raison. Je suis une vraie barbare.

— Je ne dirais pas ça, ma chérie... murmura Lillian.

— Merci, fit Daisy, surprise.

— Tu n'es qu'une quasi-barbare, précisa sa sœur. Ravalant un éclat de rire, Annabelle glissa le bras autour de la taille mince d'Évangeline.

— Tu es ravissante, ce soir, lui dit-elle.

La chevelure d'Évangeline avait été rassemblée sur le sommet de son crâne en un amas de boucles cuivrées. La constellation de taches de rousseur sur son nez et ses joues ajoutait encore à son charme ; on aurait dit que la nature, succombant à un caprice, l'avait aspergée de gouttelettes de soleil.

— T-tante Flo-Florence trouve que j'ai l'air d'une t-torche, avec mes cheveux relevés ainsi.

— Ta tante Florence ferait mieux de s'abstenir de ce genre de commentaire, alors qu'elle-même a l'air d'un croque-mitaine, riposta Daisy d'un air courroucé.

— Daisy, tais-toi, lui intima Lillian avec sévérité.

Annabelle songea au peu qu'elle savait d'Évangeline. Sa mère était morte jeune, et sa tante, qui l'avait accueillie au sein de sa respectable famille, paraissait prendre un plaisir cruel à laminer le peu de confiance en soi qu'elle possédait.

— Pas... pas un croque-mitaine, rectifia Évangeline avec un sourire amusé. J'ai... j'ai toujours trouvé qu'elle ressemblait plutôt à... à un troll.

La repartie enchantait Annabelle.

— Dites-moi, l'une d'entre vous aurait-elle déjà vu lord Kendall ? s'enquit-elle. J'ai ouï dire que c'était l'un des rares célibataires et, à part Westcliff, le seul qui soit titré.

— La compétition pour Kendall s'annonce brutale, commenta Lillian. Heureusement, Daisy et moi venons juste de concevoir un plan pour contraindre un gentleman sans méfiance au mariage.

— Je redoute de poser la question, dit Annabelle en leur faisant signe de se rapprocher, mais... quel est-il ?

— Tu useras de tes charmes pour l'entraîner dans une situation compromettante. Sur ces entrefaites, et comme par hasard, nous vous « surprendrons ». L'honneur contraindra alors ce gentleman à te demander ta main.

— Brillant, non ? fit Daisy.

Évangeline jeta à Annabelle un regard dubitatif.

— C'est plu-plutôt sournois, tu ne trouves pas ?

— Le « plutôt » est de trop, répliqua Annabelle, mais je crains de n'avoir pas mieux à proposer. Et toi ?

— Moi non plus, admit Évangeline. La question est : dé-désespérons-nous à ce point de trouver un mari que nous sommes prêtes à recourir à n'importe quel moyen, mêm... même déloyal ?

— En ce qui me concerne, oui, répondit Annabelle sans hésiter.

— Nous aussi, déclara joyeusement Daisy.

Évangeline les regarda toutes les trois d'un air incertain.

— Je trouve dif-difficile d'être dénuée de tout scrupule. Moi, je... j'aurais du mal à user de tromperie pour obliger un homme à...

— Évangeline, l'interrompit Lillian avec impatience, les hommes *s'attendent* à être trompés dans ce genre de choses. Ils sont plus heureux ainsi. Si nous nous montrions directes avec eux, la simple perspective du mariage leur paraîtrait si terrible qu'aucun d'eux ne se résoudrait à franchir le pas.

Annabelle la regarda avec une inquiétude feinte.

— Tu es impitoyable.

— C'est mon héritage familial, répliqua Lillian avec un sourire suave. Les Bowman sont impitoyables par nature. Nous pouvons même nous montrer diaboliques à l'occasion.

Tout en riant, Annabelle reporta son attention sur Évangeline, qui fronçait les sourcils d'un air perplexe.